

transkrit:03

REVUE LITTÉRAIRE | ZEITSCHRIFT FÜR LITERATUR

MARS | MÄRZ '11

09 : Paul Palgen / Frank Wilhelm

53 : Patrick Galbats

73 : Marie-Claire Bancquart / Odile Kennel

119 : Ulrike Draesner / Jean Portante

167 : Coups de cœur : Tom Nisse

Tal Nitzan

Antoine Wauters

Zoë Skoulding

Jean Krier

12.00 €

Abonnement : 30.00 €
pour 3 numéros

Avec ce troisième numéro de *Transkrit*, nous poursuivons le travail éditorial commencé il y a deux ans à peine – toujours avec le dialogue plurilingue au centre d'intérêt ; un dialogue qui permet, d'un côté, de faire valoriser le travail du traducteur, de l'autre de faciliter des rencontres littéraires au-delà des « frontières linguistiques ». Nous avons déjà pu constater, dans les pages de *Transkrit*, que nos deux grandes cultures voisines, la culture romane et la culture germanique, ont parfois tendance à s'ignorer mutuellement, avec le résultat que même des grands noms de la poésie contemporaine de l'un ou l'autre pays sont ignorés chez le voisin. Une des raisons d'être de *Transkrit*, est de remédier à cet état des choses et d'œuvrer dans le sens d'un échange permanent entre les deux cultures prénommées. C'est pourquoi nous publions, dans ce numéro, un choix de poèmes de Marie-Claire Bancquart, d'abord dans leur version originale française, ensuite dans une traduction allemande de Odile Kennel ; de même, nous ferons découvrir à nos lecteurs francophones cette poétesse remarquable qu'est Ulrike Draesner, et que (notre ami) Jean Portante a « transporté » de l'allemand vers le français. Un autre point fort de la revue reste la (re-)découverte de voix luxembourgeoises importantes. Cette fois-ci, c'est le poète luxembourgeois francophone Paul Palgen que nous vous invitons à lire. Frank Wilhelm s'est penché sur l'œuvre singulière de ce poète presque oublié et en a tiré des commentaires saillants.

Dans la rubrique *Coups de cœur*, nous proposons un petit choix de poèmes d'auteurs aussi divers que Zoë Skoulding (Royaume-Uni/Pays de Galles), Tal Nitzan (Israël), Antoine Wauters (Belgique), Tom Nisse (Belgique/Luxembourg) et Jean Krier (Luxembourg).

Les photos de ce numéro sont de Patrick Galbats, une des nouvelles voix de la jeune photographie luxembourgeoise.

In dieser dritten Nummer von *Transkrit* wird die vor knapp zwei Jahren angefangene editorische Arbeit konsequent fortgesetzt; im Mittelpunkt steht nach wie vor der mehrsprachige Dialog, der einerseits der Arbeit des Übersetzers besondere Bedeutung zukommen lässt, andererseits dadurch neue sprachliche Begegnungen ermöglicht. Wir haben bereits darauf hingewiesen, dass unsere grossen Nachbarkulturen, die germanische und die romanische, an deren Schnittpunkt wir liegen, manchmal die Tendenz haben, sich gegenseitig zu ignorieren, so dass wichtige Autoren der einen bei der anderen völlig unbekannt sind. Einer der Beweggründe von *Transkrit* ist es, diese Situation im Sinne eines besseren und konsequenteren Austauschs zu verändern. So veröffentlichen wir in dieser Ausgabe Gedichte der französischen Autorin Marie-Claire Bancquart im Original und in der deutschen Übersetzung von Odile Kennel und Werke der deutschen Dichterin Ulrike Draesner ebenfalls im Original und in der Übertragung ins Französische durch Jean Portante.

Ein weiterer Schwerpunkt bleibt die Auseinandersetzung mit der Literatur unseres Landes: diesmal steht der französisch schreibende Schriftsteller Paul Palgen im Mittelpunkt. Mit ihm hat sich Frank Wilhelm beschäftigt und liefert neben einer Einleitung auch äusserst lesenswerte kurze Kommentare zu den einzelnen Gedichten.

In der Rubrik *Coups de cœur* gibt es ausgewählte Texte von Zoë Skoulding (Grossbritannien/Walles), Tal Nitzan (Israel), Antoine Wauters (Belgien), Tom Nisse (Belgien/Luxemburg) und Jean Krier (Luxemburg).

Die Photos in dieser Ausgabe von *Transkrit* stammen von Patrick Galbats, einem wichtigen Vertreter der jüngeren Fotografie in Luxemburg.

Paul

Palgen

10 : Paul Palgen _ *par Frank Wilhelm*

17 : Poèmes

Textes et documents saisis et préparés par Gaby BESENIUS,
collaboratrice scientifique à l'Université du Luxembourg

Paul Palgen

par Frank Wilhelm

Paul Palgen (1883-1966), ingénieur et poète francophone luxembourgeois

Né le 9 octobre 1883 à Audun-le-Tiche en Lorraine annexée par la Prusse, Paul Palgen est le fils aîné de Charles Palgen, un ingénieur luxembourgeois né à Paris, directeur des hauts-fourneaux. La mère, Élise Françoise Graff, également Luxembourgeoise, donnera naissance encore à dix autres enfants. Paul Palgen commence ses études secondaires au lycée de Hussigny-Godbrange (Meurthe-et-Moselle) et achève ses humanités à l'Athénée de Luxembourg (1894-1901) comme interne au pensionnat épiscopal. À l'Athénée, il a pu rencontrer Robert Schuman (1886-1963), né à Luxembourg, futur président du Conseil des ministres français et père de l'Europe. En 1903, la famille Palgen, qui habitait depuis 1898 Longeville-lès-Metz et depuis 1900 Maizières-lès-Metz, s'installe à Louvain, où le père va mourir et où Paul s'inscrit aux Écoles spéciales d'ingénieurs de l'Université. Dès 1904 il voit ses premiers vers paraître dans le *Patriote illustré* à Bruxelles. En 1907-1908, il participe à l'aventure éditoriale de *Floréal*, revue littéraire animée à Luxembourg par son confrère et ami luxembourgeois Marcel Noppeney (1877-1966). Il connaît et fréquente également son autre compatriote poète, Félix Servais, auteur du drame néoromantique *Le Duc de Saint-Firmont* (1906).

Diplômé en constructions civiles en 1908, il obtient un premier poste d'ingénieur à Dessau (Allemagne) mais, soupçonné d'espionnage pour le compte de la France, il est arrêté, condamné, emprisonné et expulsé, en 1914. Sa mère meurt en 1913. La maison familiale est détruite lors du sac de Louvain par les Allemands en 1914. La prussophobie du jeune poète sera encore nourrie par la mort d'un frère sur les champs de bataille, dans les rangs de la Légion étrangère. Il s'installe à Luxembourg et travaille comme ingénieur pour les ARBED, où il côtoie le directeur général Émile Mayrisch. Ses premiers recueils paraissent à Luxembourg et à Paris (1917-1919). En 1919, comme président de la Ligue française, Paul Palgen est parmi les Luxembourgeois qui acclament la proclamation de la République et réclament le rattachement à la France, mais il ne va pas s'aveugler dans cette voie. La même année, il signe une introduction à la plaquette *Sans peur et sans pitié : hommage de la ligue française aux légionnaires luxembourgeois à l'occasion de leur réception le 16 mars 1919 à Luxembourg* (Luxembourg, Impr. Centrale, G. Soupert). S'étant marié le 11 octobre 1920 à Mamer avec la Luxembourgeoise Claire Vermast, qui lui donnera deux fils, Jean-Loup et Roland, l'ingénieur Palgen est envoyé la même année au Brésil avec pour mission de créer un comptoir métallurgique luxembourgeois (COLUMETA), dont il sera secrétaire général à son retour. Il restera dix-huit mois à Rio de Janeiro, source d'émerveillement poétique. Revenu à Luxembourg en 1922, il reprend ses fonctions aux ARBED, puis s'installe en 1925 à Liège, où il sera d'abord au service des Acières et hauts-fourneaux d'Ougrée. En 1950, il est nommé consul honoraire du Grand-Duché à Liège, où il travaille pour différentes entreprises métallurgiques et sociétés de vente jusqu'à la fin de sa carrière professionnelle. Il meurt dans sa ville d'adoption le 6 août 1966.

Dans le dernier numéro de *Floréal*, en 1908, il ironise à propos de lui-même, se définissant comme « néo-parnassien, parfois vers-libriste, sans conteste décadent, et, à ses moments perdus, ingénieur-constructeur ». De loin en loin, quand ses loisirs et son exigence de perfection le permettent, Paul Palgen publie des recueils poétiques (1917, 1918, 1919, 1931, 1933, 1948, 1952, 1957) et un roman de science-fiction (1952). Dépositaire de la vision tragique et triomphante d'un Émile Verhaeren – invité chez les Mayrisch – et du regard englobant des unanimistes comme Jules Romains, cet homme d'action séduit par le Brésil développe comme thèmes essentiels : le lyrisme démiurgique face aux enivrements personnels et aux aveuglements du monde (*La Route royale*, 1917), la fascination par la guerre moderne (*Les Seuils noirs*, 1918, 1919, *Réveil à minuit*, 1948) telle qu'un Apollinaire l'illustre et l'industrie lourde (*La Pourpre sur les crassiers*, 1931), l'enchantement par l'exotisme tropical (*Guanabarà la Baie aux trois cent soixante îles*, 1933), une forme d'apaisement poétique, enfin (*Oratorio pour la Mort d'un poète*, 1957). Mais le message qui se dégage de sa poésie aux procédés expressionnistes est souvent ambigu, l'auteur semblant chanter à la fois le pouvoir terrifiant de l'homme guerrier et démiurge et la misère et la domination qu'il engendre. Les rapports humains sont marqués par d'étranges rites qui frisent le sado-masochisme, suggérés par une langue capiteuse à souhait et rutilante. Une image revient souvent, obsessionnelle, celle du serpent qui ondule, faisant de Palgen le poète « ophiophile » (*ophis*, terme grec pour le serpent). Cet attrait pour les reptiles renvoyant à l'antique séduction charnelle métaphorise aussi la perfection vivante, réconciliant le sensuel et le formel, un peu à la manière d'un Valéry. La vision moderniste de l'ingénieur poète fait encore penser à Duhamel, à Charles Vildrac et à Marcel Thiry.

Au Luxembourg, Paul Palgen fait paraître des textes dans *La Voix des jeunes*, collabore aux *Cahiers luxembourgeois* où il publie entre autres d'étranges récits brésiliens (1923/1924, 1953), et aux *Pages de la S.E.L.F.* En 1954, il est le premier lauréat du Prix triennal de la S.E.L.F. Nombre de ses poèmes paraissent dans des publications étrangères : *Courrier de poésie*, *France-Luxembourg*, *Il Giornale dei Poeti*, *L'Esprit français*, *La Grive*, *La Revue de l'Amérique latine*, *Le Bayou*, *Le Cocotier*, *Le Goéland*, *Le Journal des nations américaines*, *Le Journal des poètes*, *Le Thyrses*, *Marginales*, *Mercure de France*, *Points et contrepoints*, *Risques*. Il est lauréat du Prix van Lerberghe de la Maison de Poésie de Paris et du Prix Simon-Bolivar. Sur les neuf livres qu'il a publiés, six paraissent en France ou en Belgique, son troisième paraît à Luxembourg, puis à Paris. C'est dire s'il a cherché la reconnaissance de ses pairs au-delà des frontières de son pays. Toutefois, même s'il est cité par des historiens littéraires de renom, comme Robert Sabatier (*Histoire de la Poésie française. La poésie du vingtième siècle*, Paris, t. 8, 1982) ou par le romancier belge Pierre Mertens qui l'évoque dans *Les Éblouissements* (Paris, 1987) en parlant d'un représentant luxembourgeois à la Biennale de Knokke en 1952, Palgen s'estime trop peu remarqué et en conçoit de l'amertume, comme on peut le lire dans quelques-unes de ses lettres à des critiques belges. En définitive, l'homme derrière le poète paraît réservé, introverti et volontiers dur dans l'exercice de son métier de mathématicien du mécanisme. Ses relations avec ses confrères francophones luxembourgeois, notamment Marcel Noppeney, président fondateur de la Société des écrivains luxembourgeois de langue française (1934), et avec Edmond Dune (1914-1988), étaient souvent tendues, en dépit de convictions idéologiques partagées.

Le recueil *Dans le silence de mes yeux clos*, dont des extraits ont été publiés dans *Les Pages de la S.E.L.F.* en 1959, 1962 et 1963, n'a pas paru en volume, pas plus que *Les Ouvriers*, dont des extraits illustrés par l'artiste luxembourgeois Michel Stoffel ont paru dans *Les Cahiers luxembourgeois* en 1951. Un autre de ses recueils, *La Nuit blanche*, dont il annonce la parution en 1958, n'a pas été publié non plus, mis à part en extraits. Un autre recueil, sur la poésie des voyages aériens, n'a pas vu le jour non plus. Malheureusement, le legs littéraire manuscrit et inédit de Paul Palgen est peu fourni et ne permet pas de se faire une idée bien précise de la genèse de ses textes ; rassemblés par le professeur Nic Klecker (1928-2009), ces documents – essentiellement des lettres à ses éditeurs – sont conservés au Centre national de littérature à Mersch.

Des poèmes de Paul Palgen ont été mis en musique par Xavier Rengifo-Gallardo, Jean Faber, Marcelle Soulage et Lou Koster. Ses textes ont été illustrés entre autres par les artistes luxembourgeois Pierre Blanc, Frantz Kinnen, Michel Stoffel, Jean Thill, Auguste Trémont. Une rue (impasse), perpendiculaire à la rue Marcel-Reuland au quartier du Kiem, porte son nom à Luxembourg-Kirchberg.

Publications le concernant

Marcel Engel, « Paul Palgen a 70 ans », *Les Cahiers luxembourgeois*, 1953, n° 4/5 ; Pierre Roller, « Les interviews de Pierre Roller. Paul Palgen, poète et ingénieur », *Les Pages de la S.E.L.F.*, VI, 1958 ; Willy Gilson, « Paul Palgen », *Arts et Lettres*, 1966, n° 4 ; Alphonse Arend, « In memoriam Paul Palgen », *LPS*, XIV, 1968 ; Marion Blaise, «Le fantastique dans la prose de Paul Palgen», Rosemarie Kieffer [éd.], *Littérature luxembourgeoise de Langue française*, Sherbrooke

1980 ; *Guanabará et Autres Poèmes*, choix et présentation par Georges Thinès, Paris, 1992 ; *Paul Palgen. Choix de poèmes. Œuvre poétique*, présentation de l'œuvre poétique et choix de textes par Nic Klecker, 1994 ; Frank Wilhelm, « 'La Margrave aux chiens' ou : L'imaginaire inquiétant de Paul Palgen, poète luxembourgeois de langue française », *Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice*, nouvelle série, n° 22, *Imaginaires francophones*, Paris, 1995 ; Émile Hemmen, « L'œuvre poétique de Paul Palgen », *Les Cahiers luxembourgeois*, 1996, n° 3 ; F. Wilhelm, notice sur P. Palgen, « Dictionnaire de la francophonie luxembourgeoise », *La Francophonie du Grand-Duché de Luxembourg*, Pécs, Vienne, 1999, « L'industrie sidérurgique vue par l'ingénieur luxembourgeois Paul Palgen (1883-1966), poète francophone », Michel Pauly (éd.), *Mutations. Mémoires et perspectives du Bassin minier. Terres Rouges. Approche interdisciplinaire et transnationale. Rote Erde. Im interdisziplinären und transnationalen Zugriff*, Luxembourg, 2010 ; F. Wilhelm, notice sur P. Palgen, Germaine Goetzinger *et alii*, *Dictionnaire des auteurs luxembourgeois*, Mersch, 2010.

Frank WILHELM, professeur à l'Université du Luxembourg
Centre d'études et de recherches françaises et francophones
en Littérature et Linguistique, Unité de recherche IPSE

Principes éditoriaux

Afin de ne pas empiéter sur les choix opérés par Georges Thinès (*Paul Palgen. Guanabará et autres Poèmes*, Paris, 1992) et Nic Klecker (*Paul Palgen. Choix de poèmes. Œuvre poétique*, Luxembourg, 1994), nous n'avons retenu que des textes qui ne figurent pas dans ces anthologies que l'on pourrait encore trouver dans le commerce. Contrairement à ces deux critiques littéraires, nous avons par contre tenu à illustrer également les talents de prosateur de Paul Palgen, en sélectionnant des textes « d'intervention » et un extrait de son roman de science-fiction. L'ordre de présentation suit la chronologie de ses publications, dont la liste correspond à la bibliographie complète de ses publications en volume. Les poèmes sont reproduits dans leur intégralité, pour certains textes en prose, nous nous sommes vus obligés d'opérer des coupures.

Ce poème à l'impressionnisme verlainien contient une évocation symboliste de la nature, avec une prédilection pour des mots rares comme « navrement », « enlangourée » et des expressions empruntées au vocabulaire musical. La chute, saugrenue, apporte une note déceptive. – « Pluie sur l'eau » a été mis en musique par la compositrice luxembourgeoise Lou Koster (1889-1973).

Sur les feuilles et sur l'eau,
la pluie joue un pizzicato ;
le vent l'accompagne en andante,
crescendo, decrescendo.

Sur les rives, les roseaux
semblent danser des valse lentes,
amoroso,
et le lent heurt de leurs svelteness
bruit impérialement
comme traînes de soie d'altesses.

Et la forêt, comme une aïeule,
avec au front un navrement,
maestoso, bougonne, seule.

Au doux andante
que le vent chante
con amore,
la pluie se berce
et se renverse
enlangourée.

Comme accompagnement de basse,
un chœur de grenouilles coasse,
et saugrenu, pianissimo,
sous les feuilles et dans l'eau.

Le lyrisme amoureux tout en pudeur et en retenue de ces vers semble anticiper *Les pas* (1922) de Paul Valéry, mais le ton est moins confiant, plus inquiet. La complicité affective, qui s'exprime à travers des archaïsmes comme « silent[e] » ou « blandices », est contrecarrée par la défaillance de la nuit ou l'image des foins coupés.

VII.

Au milieu de la nuit d'été,
silente,
écoute nos pas égaux rythmer
la marche égale de nos pensées !

O la caresse, le long de ma hanche,
du frôlis doux de ta robe blanche
qui chante !

Écoute la nuit qui défaille
comme une femme trop aimée !
Dans l'âme légère des foins coupés,
ô blandices des fiançailles !

Entre les files des ormeaux,
la route est droite et immobile
comme un canal.
Les traces de tes pieds graciles
se posent sur la poussière
comme des feuilles sur l'eau.

Je sens tes yeux plus peureux, ce soir,
et mes yeux se tordent et n'osent oser.
Tes lèvres, mes lèvres n'osent plus parler,
c'est comme si les mots d'amour
dans nos bouches et dans nos cœurs
avaient trop peur du noir - - -

Écoute nos pas égaux rythmer
la marche égale de nos pensées !

30 septembre

La pièce n° VII, *Petits poèmes d'amour*, Luxembourg, G. Soupert, 1918.

Après les poèmes de Hugo à la gloire de ceux qui sont morts pour la patrie, après *Le dormeur du val* de Rimbaud, Palgen illustre ici la poésie patriotique sous forme d'adresse affective au frère tombé au champ d'honneur. Le ton confidentiel s'oppose heureusement à la solennité et à l'ampleur épique des alexandrins. – Le manuscrit de *Les seuils noirs. Poèmes de la guerre 1914-1917* fut confisqué pendant la Première Guerre mondiale.

Je ne sais où, là-bas, ils t'ont mis dans la terre,
en ta capote bleue, ô mon petit soldat,
si la croix de bois blanc est sur ta tombe amère
ou si tu dors la mort de ceux qu'on ne sait pas.

Dit-elle, l'humble croix, ton nom, en lettres noires,
notre orgueil, ton honneur et ta modeste gloire
d'avoir aimé la mort pour la terre française :
-Fernand - - tué - - soldat de la classe de seize –

La bonne chaude terre ou le cercueil de bois ?
Ton casque d'acier bleu au sommet de la croix
poli et halé d'or ainsi que fut naguère
le métal de ton front dressé dans la lumière ?

Je ne sais où, là-bas, le baiser d'or du feu
vous a flétris à mort, yeux bleus et lèvres chères,
ni quelle main pieuse a fermé tes paupières,
ni quel ruisseau de France a bercé ton adieu.

Mais où que tu reposes au hasard de la guerre,
ô, sois remercié et béni à jamais,
d'avoir versé ton sang, petit soldat, mon frère,
notre sang fraternel pour le clair sol français.

juin 1917.

En décembre 1918, alors que Marcel Noppeney vient de faire reparaître *L'Indépendance luxembourgeoise* après les années d'occupation allemande, Paul Palgen y publie une série de six articles où il expose les principes et les objectifs du mouvement politique qu'il préside : « La Ligue française ». À long terme, c'est le rattachement à la République française qui est visé. Lors du référendum du 28 septembre 1919, une majorité de Luxembourgeois votera d'ailleurs pour une union économique avec la France, mais celle-ci déclinera l'offre, si bien que le Grand-Duché se verra amené à signer l'Union économique belgo-luxembourgeoise (1921).

II. Son but et son programme

La Ligue Française proclame comme son idéal la réunion de notre pays à la République Française.

Respectueuse jusqu'à la plus froide réserve, des droits, de la liberté et de la volonté d'autrui, la France ne nous *imposera* jamais, même en échange de la libération de notre territoire, une union malgré nous. Encore que l'invasion de 1914 ait démontré qu'*il n'y a plus place en Europe pour les états neutres et faibles* devenus secteurs favoris d'attaque au lieu d'être des remparts infranchissables ; encore que notre pays ait fourni leurs centres de concentration à trois des six armées allemandes, que nos richesses aient été pour l'ennemi, bien malgré nous, un appoint considérable et que la France serait bien avisée, en conséquence de nous demander pour l'avenir des garanties militaires et autres pour ses marches de l'est.

L'union du Luxembourg et de la France sous quelque forme qu'on l'envisage, devra donc se faire surtout par la volonté luxembourgeoise, c.-à-d. par la grande majorité sinon l'unanimité des Luxembourgeois. Et la Ligue Française réclame le droit que quelques esprits étriqués lui refusent de proclamer librement à la face du pays, suivant les principes de la Révolution élargis par Wilson, ce qu'elle a reconnu, impérissablement, pour être l'intérêt de ses citoyens. Elle ambitionne de persuader tous les Luxembourgeois de la

justesse de ses idées. Sans distinction des partis politiques existants, des croyances religieuses et des classes sociales : Démocrates, républicains, socialistes, de toutes les nuances qui pourront poursuivre plus largement leur idéal de justice sociale et internationale ; catholiques qui ne pourront rougir des croyants d'Alsace et de Lorraine embrassant le drapeau de la France *athée* qui a mis à la tête de ses armées un maréchal chrétien ; intellectuels, depuis toujours français, travailleurs de la plume, du fer et de la terre, qui trouveront un champ d'activité plus considérable dans les pays bilingues d'Alsace et de Lorraine, des réformes sociales plus assurées par la volonté toute-puissante des soldats-ouvriers victorieux, un prix plus rémunérateur de leurs produits. La Ligue française considère que l'absorption de notre coin de terre par un plus grand pays se fera fatalement, tôt ou tard parce qu'elle est dans la *ligue* de développement, si l'on peut s'exprimer ainsi de l'histoire particulière du Luxembourg et de l'histoire européenne en général. La réunion à la France et non pas la stagnation actuelle est l'aboutissant nécessaire de notre grand-duché, comme le trust est l'aboutissant des petites et aussi des grandes industries. Le rythme de l'histoire nous conduira fatalement à la fusion avec la France comme le rythme de la vie conduit l'homme vers les épousailles, conditions de l'existence redivive.

« Tribune libre. La Ligue française », *L'Indépendance luxembourgeoise*,
14 décembre 1918.

Ce « texte d'intervention » est moins politique que la Tribune libre consacrée au programme de la Ligue française et reprend une figure mythique de l'histoire de France, incarnation de la volonté d'indépendance nationale, symbole vivant des vertues guerrières et chrétiennes françaises. Jeanne d'Arc est revendiquée par la Droite plutôt que par la Gauche française.

Les saints ne sont pas nécessairement des hôtes célestes chantant la gloire du Père, mais dans le recul des temps héroïques où les peuples priaient, les humbles accordent volontiers aux plus purs de leur race l'odeur de sainteté. Car les saints sont comme la fleur d'une race et celle-ci est à la mesure de ses saints comme ceux-ci sont à son image.

Les grands saints de la France sont des héros: Geneviève, Louis-roi, Jeanne d'Arc. Ceux d'Allemagne un moine savant, paillard, grossier: Luther; une reine romanesque: Louise. L'Espagne a des moines farouches: Torquemada, Philippe II, Ferrer. L'Italie des poètes et des éphèbes: Le Dante, François d'Assise, Louis de Gonzague. Les saints sont les sommets d'une race: l'Amérique n'a pas de saints encore.

Pour les saints de France, la valeur guerrière est la première vertu cardinale. Son livre à la gloire du Poilu, M. Maurice Barrès l'a nommé: les saints de la France. Le sien à la grandeur des mutilés. M. George Duhamel l'intitule: la vie des martyrs. Qu'une élite de l'armée française fréquente les Chapelles, certains, chez nous s'en étonnèrent. N'ont-ils pas observé que le viking et le germain et le belge n'en usent pas ainsi? Ni compris que la chevalerie des Gaules n'est pas tant sainte parce que guerrière, encore moins guerrière parce que sainte, mais sainte parce que française? La bergère de Domrémy n'eût pas reçu le nimbe avant les Bienheureuses de la Salette et de Lourdes; ni la brûlée vive hérétique et relapse de l'évêque Cauchon, la palme, avant de la Barre et Giordano Bruno n'étaient Chinon, Orléans, Patay, Compiègne et Reims. La jeune fille sous la protection de Dunois n'eût été

que touchante. Pour devenir la Sainte, il fallut qu'elle devînt l'Amazone, ceignît la cuirasse d'argent, saisit d'un poing vermeil la lance d'or et, piquant des deux son destrier blanc, fit flotter sa chevelure comme un panache.

Avec sa seule tête nue émergeant de l'armure, elle évoque les archanges de jadis au corps immatériel sous la longue robe céleste. Elle est l'Ange de la patrie la fleur royale de sa race: le Lys. La femme-enfant dont nul ne sait le corps, la Sainte vierge française. Les apparitions de la Salette et de Lourdes ne sont que des aspects particuliers et incomplets de Jeanne. C'est par delà vous. Marie de Bethléhem, que la France prie l'Immaculée de Vaucouleurs, la Vierge pure. Et je ne sais quel troublant hommage du péché à la blancheur il y a dans le geste du Bâtard protégeant la Pucelle.

L'amour de la patrie est le premier amour
Et le dernier amour après l'amour de Dieu.

Ainsi, un presque *pays* de la sainte lorraine, Verlaine en des vers souvent rappelés ces derniers jours, fixant la troisième vertu cardinale: l'amour de la patrie. Jeanne est le symbole de la libération du sol aimé, du Jardin de la France que piétina l'anglais, à la Lorraine où trembla son berceau et que fouilla le boche.

Depuis toujours, la conscience mystérieuse des foules, s'inspirant de ces vertus de Combattante d'Immaculée et de Patriote; avait fait de Jeanne la sainte par excellence et de la Patrie française. Au pied de son bûcher, à Rouen, les Anglais n'avaient-ils pas procalmé: nous avons brûlé une sainte? Et qui n'a vu l'étonnement des humbles à l'endroit de leur sainte séculaire, lorsqu'on leur annonça que la papauté prudente,

au crépuscule des *Gott mit uns*, s'avisait de citer seulement après cinq siècles, à l'ordre de l'histoire et de nommer au grade de sainte la bienheureuse Jeanne d'Arc de Domrémy?

« Sainte Jeanne d'Arc », *L'Indépendance luxembourgeoise*, 08 avril 1919.

Ingénieur, le poète participe dans le civil aux gigantesques transformations et à l'entéléchie économique que l'homme industriel et industriel fait subir aux éléments naturels, dans une titanesque kermesse de la technicité, de la collectivité, de l'ingéniosité. Les forces tumultueuses mises en œuvre, qui relèvent de la physique, de la chimie, de la magie, de la mythologie, sont rendues avec un puissant effet de réel, qui n'exclut pas la métaphorisation du travail poétique.

Rêves, pensées: actions en puissance
dans les cerveaux des hommes,
pluie, ô fille de l'eau,
arc-en-ciel, ô fils de la pluie,
foudre couvée au cœur de l'eau,
flamme enclose parmi la pierre
et né de l'immobilité, éclair!

Des mines de toutes couleurs,
le long de fils jusqu'aux usines,
le long de rails jusqu'à des ports,
depuis des sources prisonnières
en de longues bières de pierre,
le long d'un câble, en l'air, sous terre,
jusqu'à l'antenne aux fins doigts d'or
aux minces mâts du bord des mers
gerbant les mots giclés de tous les coins du monde
et laissant choir au sol sa moisson vagabonde;

depuis les temples des fumées
aux verrières de sang et de suie,
jusqu'à l'aéroplane aux amples
ailes blanches pour des glissades
d'anges le long des toits du ciel,

jusqu'à la carapace lisse,
l'hélice aux moulinets d'éclairs
des sous-marins en lice aux cirques,
en chasse aux jungles de la mer,

de la minière au haut-fourneau,
du mélangeur à l'aciérie,
de la cornue au laminoir,
du finissage au parc aux arches des ponts-grues,

de la minette jaune ou brune ou grise ou bise
jusqu'à la fonte violette, à l'acier bleu,
le fer se mue et vêt ses robes successives
parmi l'enchantement du feu.

Passe par passe entre les crocs
des cylindres, le lingot rouge
va, vient, s'allonge en s'écrasant,
roide, avec des craquements d'os.

La magique âme lilas, rose,
des eaux blanches, des charbons noirs,
des éthers bleus, des gaz blafards,
des feux de gueules et de sable,

parcourt en sa métempsychose
les labyrinthes des moteurs
et des machines à vapeur,
les nids d'abeilles des chaudières,

sans relâche, aux aîles des aubes
tournant comme écureuils en cage,
les pistes rondes des turbines
et les fils des ronflants rotors

dans leur zodiaque de bobines.

Ame de l'eau, la plus pauvre des fées
qui sont de par le monde,
qui pleures tout le long des pluies,
déchires ta bure de brume
aux ronces de tous les automnes,

eau, la plus humble des servantes
que prennent tous, aucun ne paye,
chacun souille et nul n'aime,

t'avons vêtue avec amour,
de cuirasses d'argent dont nos doigts s'énamourent
comme de gorges de pastoures,

parée avec des peaux de soie,
luisantes, chatoyantes
comme celles des grands serpents,

t'avons étreinte et possédée,
pris en nos poings ton âme
comme une Durandal de flamme et d'étincelles.

Carbon, nous t'avons combattu,
à coups d'estoc, de taille, avec nos pics, les lances
de nos perforatrices qui vibrent, qui dansent,
et nous avons brisé tes rocs
à grands coups de massue avec nos coups de mine;

dans des corps à corps incessants,
nos mains, nos fronts, nos yeux, nos dents,
se sont souillés de ton sang noir et de ta boue

et nos lampes ont défié
ta blatte haleine de grisou;

enfin, aux flammes des fours-ruches,
nous t'avons arraché ton âme,
longue langue sanguinolente.

Gaz fourbissime, enflé, Goliath en baudruche,
foudre de guerre d'air, empoisonneur,
les longs boas de nos tuyères
t'ont englouti et te digèrent,
et ton âme captive en vain jappe aux soupapes
du moteur qui la happe et la brûle en fumée.

« Les Métamorphoses », *La Pourpre sur les crassiers*,
Mézières, Société des écrivains ardennais, 1931.

Loin des mièvreries de certains de ses premiers poèmes lyriques, les vers que voici proposent un amalgame entre le lyrisme de la nature, l'attrait de l'exotisme, la symphonie des couleurs, les paramètres culturels et le culte de la mélancolie dans un contexte déstabilisant. L'inhabú qui pleure dans le poème est, d'après une note de l'auteur, un oiseau du Brésil : il semble moduler un *fado*, chant mélancolique portugais. – Le poète populaire brésilien cité en exergue a écrit un poème intitulé « Hier, la lune ». – « Chanson lunaire » a été mis en musique par la compositrice luxembourgeoise Lou Koster (1889-1973).

L'essaim des étoiles vole autour
de la ruche rouge de la lune
pour piller son rose miel nocturne.

Dans la fourmilière bleue du ciel
fourmis blanches d'étoiles remuent
pour manger, miette à miette, la lune.

La pleine lune, rond blutoir blanc ;
à l'horizon à perte de vue,
l'Amazone, un désert de farine.

Au clair de la lune, ma viole,
et sans qu'un seul de mes doigts la frôle,
tout bas se met à gémir, je jure.

Doux, tout doux, pour répondre à la voix
de l'inhabú qui pleure, qui pleure,
dans la bouche triste de la nuit,

jusqu'à ce que sa douleur expire
doucement, comme un colibri meurt,
s'évanouit un rêve de fleur.

« Chanson lunaire à la façon de Catullo de Paixao Cearense », *Guanabará la Baie aux trois cent soixante îles. Poèmes du Brésil, suivis de notes*, Marseille, Les Cahiers du Sud, 1933.

Champion de la francophilie et de la prussophobie luxembourgeoises, le poète Marcel Noppeney a été emprisonné pendant les deux Guerres mondiales par les Allemands et a connu en tout sept ans et demi de géhenne, notamment dans un fameux camp de concentration en Bavière. On notera ici l'hommage distant que lui rend son confrère, avec le vouvoiement sous forme de dialogue très littéraire en vers hexasyllabiques dont l'aspect confidentiel, voire enjoué, contraste volontairement avec la gravité du sujet. Comme souvent, Palgen affectionne les tournures savantes, étymologiques, archaïsantes.

-Si vous n'êtes présent
Le matin du retour,
Pour blanchir les absents
Que voulez-vous qu'on dise ?

-Dites qu'il n'est de brise
De penne ou de rémige
Que n'eût pas dépassées
Vers lui notre pensée,

Que ma bouche est muette
Durant que l'on défait,
Longues, les bandelettes
De nos ressuscités,

Que mes pieds sont de marbre
Pendant que nos Lazares
Essayent de plier
Leurs membres réchauffés,

Que mille et un poètes
De France et de Navarre
Voulaient lui faire fête
De Dachau à ces lieux,

Et qu'ils firent pour lui
Sur mille et une lieues,

Ce qu'il fallait qu'ils fissent,
Une mystique haie,

Un cortège inouï
D'urnes et de calices
Pour des libations
De sang et de parfums.

-Que vouliez-vous qu'on dit
Si s'embrume son front
Pour ses soleils défunts
Et son jardin lépreux,

Ses livres, manuscrits
Disparus en fumée
Dans les fuligineux
Festins de l'Araignée ?

-Dites que sa navrance
Est un livre d'amour
Né au jour de souffrance
D'un sur dix de ses jours,

Dites que sa souffrance
Est le plus beau poème,
Le chef-d'œuvre suprême
De l'amour de la France.

Ingénieur de métier, adonné aux constructions industrielles, méditant sur l'organisation rationnelle du travail collectif, le poète sait transposer ses préoccupations artistiques pour une métaphore filée célébrant la création linguistique et littéraire. À remarquer : l'emploi du conditionnel qui donne à la démonstration une allure onirique, irréelle, encore accentuée par le renvoi aux figures de saintes. Exemple de composition dite « en abyme ».

Il y aurait des sculpteurs de mots, comme il y a des sculpteurs de masques, usant d'argile d'âme humaine, et de voix et de gestes de mains. Ils sertiraient dans les griffes des mots des yeux sourcilieux, des yeux angéliques, dessineraient de minces lèvres, d'un seul trait droit, ou flexueuses, ou chantournées aux commissures comme un bord de feuille d'acanthé; ils pétriraient des narines plus délicates que des pétales et plus frémissantes que des ailes. Et leurs ciseaux feraient jaillir, comme un bel arc de source au front d'un roc, des nez-bec d'aigle, cols de cygne, des ronds d'épaules, de hanches, de reins. Ils sculpteraient des proues aiguës, des poupes incurvées, et traceraient des arabesques, des entrelacs à jours, dans la dentelle des feuillettes; composeraient des rêts de veines, de veinules, pour irriguer d'un sang léger la blanche page aride. Il y aurait des masques de chérubins et de vampires, aux ailerons de gaze et de crêpe de nuit; arachnéens de transparence et drus, gonflés de poésie; si fins que le morfil du papier les déchire, si graves que leurs assemblées aux étages des livres pèseraient plus que les Deux-Mondes.

Il y aurait des sculpteurs de sons, comme il y a des sculpteurs de flûtes, des luthiers et des facteurs d'orgues. Dans les brouillards de leurs oreilles et de leurs yeux fermés, ils créeraient des esprits et les insuffleraient aux mots, comme Dieu fit de l'âme, à la bouche de glaise de l'homme primitif.

Et les ensembliers de masques, poètes, chanteraient : quels sont ces mots nouveaux que je comprends sans les connaître ? Lorsque l'un dit : l'abeille, ma langue est parfumée de miel; et

l'autre dit : la mort, je mâche de la cendre. J'ai des sueurs de sang au nom de Véronique et Marie-Madeleine est une soie humaine essuyant mes pieds nus. Dans la fumée d'encens, Morgane aux seins pointus fait bouillir les secrets de la vie éternelle. L'anguille d'un reflet au fil d'une rivière ! Une souris pépie et mes regards l'écoutent et mon ouïe la voit, et mille voix complices! Masques musiciens, les plus beaux qu'il se puisse, Cécile entourée d'anges, cils aux amandes bleues, bouches rondes d'enfants, comme des nids de sons qui s'amuissent en extase.

« Sculpteurs de mots », *Poèmes en prose et en vers 1949-1951*,
Lyon, A. Henneuse, 1952.

Dans cet extrait du seul roman de Paul Palgen, un récit de science-fiction qui se déroule dans une Europe centre-orientale et slave affabulée à partir de fantasmes occidentaux et personnels à l'auteur, le personnage féminin éponyme enfantera un enfant-loup, un enfant-chien, résultat d'un monstrueux accouplement que son père le margrave et un « prince transylvain, Radu » lui auront imposé. La rutilance de cette écriture savante, zoologique et tératologique en fait un texte en prose poétique digne des meilleurs maîtres du genre. On notera l'évocation de Tigrize comme couleuvre, avec une tête triangulaire, un corps « mince, onduleux ». Le thème dominant du roman sera l'enfant « mutant ».

Chapitre IV : La margravine aux chiens

Fille unique, la princesse Tigrize est l'héritière présomptive du trône et de la fortune des margraves. En elle, la décadence de la race touche au macabre. Sur un long corps mince, onduleux, de couleuvre dressée sur sa queue, elle porte une petite tête à figure triangulaire, presque bleue. Les paupières bordées d'une ligne de sang, tirées haut vers les tempes, les yeux obliques de jade changeant, aux cils blancs et sourcils noirs, l'arc en fer à cheval de ceux-ci évoquant une chenille arpeuteuse; l'arête du nez, longue, mince et droite, les lèvres, non jointives, découvrant des dents petites, aiguës, trop nombreuses, la supérieure répétant le mouvement des sourcils, toutes deux la ligne de sang des paupières, comme si la bouche eût été un troisième oeil ; cet ensemble fait de son visage un masque d'Insulinde, bleu et jaune, marqué de noir, de rouge et de blanc.

Dans la princesse, les passions animales des Taymirs s'inclinent vers les grands chiens. On la voit passer au milieu d'une meute innombrable, montant, à l'amazone, un étalon tarpan des steppes, domestiqué à demi, à la robe noire et la crinière et la queue blanches. Elle porte une longue jupe sombre, moülant les genoux et les bottes ; une veste de cuir rouge et gris aux revers parfilés ; un serre-tête sable, à la façon des romanichelles, flanqué aux tempes de bijoux en filigrane d'argent, grands comme des roues, et sous lesquels

pointent des accroche-cœurs d'ébène. Elle flotte parmi une marée jappante, tantôt serrée, tantôt éparse, parfois étale, par à-coups bondissante, de grands danois bringés, comme métissés d'hyène, tachetés du noir et du blanc malsain des limaçons hybrides ; chiens-loups, tout gueule et langue ; barzoïs, longs crânes effilés de fourmiliers vermilingues, mouvements de danseuses, manteaux de duchesses, fouets empanachés ; sloughis, souples couleuvres grises ; afghans, petites têtes, sournois yeux jaunes, queues de cavales barbes à tous crins ; mastiffs, cous plissés d'hippopotames ; griffons, tous poils ; cabirus lupoïdes, et dominant toute cette hurle de sa petite tête princière, haut sur pattes, un guépard moucheté. Cela roule dans un nuage de poussière soulevé par un fouillis de baguettes de tambour raclant le sol, un brouhaha de voix aiguës et basses, glapissantes grognantes, un fumet de suint et de chenil. De la houle des corps, parfois une bête plus échauffée se détache et se jette vers le ciel, tout de suite domptée par la voix cinglante ou la cravache brûlante de la haut flottante dompteuse.

Un prince transylvain, Radu, est l'hôte permanent de la Cour. Il partage les penchants, les vices, les passions du margrave ; il brûle du désir de la princesse et plus encore de celui de son immense fortune. Le margrave ne rêve de gendre plus conforme à ses goûts et a décidé souverainement que c'est lui qui épousera l'héritière d'Elbie. Tigrize n'a pas été consultée - elle n'avait pas à l'être - et Radu lui répugne. Le dissentiment entre le père et la fille est aigu. La bataille entre la princesse et les deux hommes est de tous les instants. Elle est nourrie, non seulement par la résistance invincible de la femme aux projets matrimoniaux qui la menacent, mais aussi par les passions qui font se dresser, l'un contre l'autre, la maîtresse des meutes et le maître des hardes. Les chiens troublent

et meurtrissent le peuple amoureuxment choyé des bois ;
la margravine refuse avec horreur de prêter ses bêtes aux
expériences contre nature du bulgare. [...]

La Margrave aux chiens, [Liège,] Les Cahiers du nouvel
humanisme, 1952.

Le Brésil évoqué par Paul Palgen est un pays métissé d'Indiens, de Blancs, de Noirs, en constante mutation, où les hommes et les animaux, les différentes ethnies, les races les plus variées évoluent dans un milieu composite où interviennent de surcroît des différences sociales exacerbées par les richesses à exploiter. Le récit que voici, dans sa tonalité colonialiste, est représentatif d'une certaine écriture de la convoitise chez Palgen. Le serpent apparaît une fois de plus sous sa plume, comme symbole du Mal surnois et froid, mais en réalité le reptile lui-même est vaincu par plus fort que lui : la méchanceté de certains êtres humains.

DIEU CRÉA LA BLANCHE, LA JAUNE, LA NÉGRESSE ET LA peau rouge. Se mesurant à lui, c'est l'homme blanc qui procréa la mulâtresse, puis, le dépassant, la quarteronne et l'octavonne.

L'octavonne, le chef-d'œuvre du monde. Plus que l'oiseau de paradis, l'arc-en-ciel, la rose de Noël. Maria de Jésus, octavonne, est la plus belle de la Baie-de-tous-les-Saints. La couleur de sa peau : celle du lait obscur qui, du sein de la nuit, coule aux lèvres du jour. Quand elle chante, dans sa bouche, la pointe de sa langue : la tête d'un serpent corail frais éclos, qui avance, recule, s'irrite, s'élançe et se relance en vain pour s'échapper d'une vulve de sang et d'ivoire. Quand elle dort, pour couvrir ces brasiers de feu noir, ses yeux, comme une paume couve un joyau dans son creux, quelles paupières fallut-il de soie de lune et qu'une grille de cils d'ébène alourdît ! Quand elle danse, le sol, son pied le touche à peine, tel l'oiseau baise-fleur sur la fleur ne se pose, ne la frôlant, dans un frémissement d'ailes, que d'un baiser. Assurément, la plus belle de la Baie, l'octavonne, mais ni princesse, ni épouse, ni maîtresse, seulement servante dans la Maison de Maîtres du Dr. Euclides de Mello Brandão, grand-maître de l'Institut sérumthérapique de l'État, pour la lutte contre l'ophidisme. Servante, ou plus vraiment esclave, puisque ceci se passait il y a à peine 75 ans, alors que l'esclavage n'était pas encore aboli dans les anciens États

de Sa Majesté Très Fidèle. Pour Dona Hermosa de Mello Brandão, toutefois, un peu plus que serve banale, *mucama*, c.à.d. esclave favorite, domestique de confiance, confidente. Pour Dom Euclides, un jouet de luxe, dont il jouissait de préférence aux autres esclaves femelles de la Maison. Il l'avait payée bien assez cher à son propriétaire précédent qui l'avait offerte en ces termes dans le *Journal do Commercio* :
A vendre esclave presque blanche, 18 ans, docile, peau éclatante, sans traces de syphilis ou autres maladies, yeux magnifiques, seins durs, occasion unique, 2 contos de reis.

Ce n'est pas sans appréhensions que Dona Hermosa avait vu entrer dans sa demeure cette créature superbe. Non que ses illusions au sujet de la fidélité conjugale du Dr. Euclides ne fussent mortes depuis longtemps. Les mœurs de l'époque et même l'Eglise admettaient que les rapports du Maître avec des esclaves-femmes étaient excusables, sinon licites, et même, dans l'intérêt du peuplement du vaste espace brésilien, méritoires. Dom Euclides ne se vantait pas en disant qu'à son enterrement il aurait tout un peuple d'enfants et de petits-enfants de toutes les nuances du café au lait, du cacao et du cuivre. Un dicton n'exprimait-il pas que la partie la plus précieuse de la femme esclave était le ventre qui produit les enfants! Et, de fait, à tous les coins du domaine on pouvait déjà rencontrer de jeunes métis portant sur leurs figures brunes ou jaunes quelque trait du patriarce en puissance. Ces rapports

de Maître à esclaves n'étaient assimilables en rien à l'adultère commis avec une blanche. Dans le monde des blancs, les moeurs familiales restaient rigoureuses et les commandements de l'Eglise inflexibles. Et ce n'est que parce que la nouvelle acquisition de son mari était presque blanche que Dona Hermosa, furieusement jalouse, l'avait attachée à sa personne, afin de la mieux surveiller.

Illusoire, la surveillance à tous les instants, d'une fille plus légère qu'un colibri, plus silencieuse qu'une chatte, dans une Maison de Maîtres de l'époque, avec ses trente ou quarante chambres que les toits des larges vérandas, faisant le tour des murs, remplissant d'ombre, où, dans les corridors obscurs glissent tout le long du jour les formes sombres de vingt ou trente servantes noires : tâche surhumaine- pour une maîtresse de maison à l'épais sang portugais, cuit et recuit au soleil du tropique pour l'épaissir encore, habituée au non-être, tout le long du jour, de sa masse gélatineuse et lourde, dans les rêts du hamac-mais à laquelle, titillée de soupçons comme d'un cent de sangsues, la lionne jalouse s'astreignit, traînant ses chairs pesantes le long des couloirs et des terrasses, scrutant les fentes des volets et les trous des serrures, épiant les bruits et les silences, interrogeant les mines et les attitudes, les lits de camp et les paillasses, jusqu'à ce qu'un après-midi torpide où l'air immobile suait l'amour, un rugissement annonça aux amants enfin surpris, son furieux triomphe. Pendant que les mains de la justicière épouse claquaient sur les joues de l'esclave, l'époux s'en fut, seulement irrité que l'on eût interrompu son jeu et que l'on fût occupé, sans doute, à casser son beau jouet. Mais quoi, il en est d'autres, et si deux contos de reis sont une somme, ce n'est pas cher, à tout prendre pour le poids d'une fille de chaude chair dorée et fleurant bon l'Afrique

malgré l'amenuisement dans son sang noir. Et prompt à fuir les récriminations de l'épouse, avec l'arrière-pensée de découvrir - qui sait - une nouvelle *occasion*, Dom Euclides avança de quelques jours sa visite à la ville où l'appelaient périodiquement ses devoirs de savant.

Mais la mise en morceaux du joli jouet, la vengeance de l'épouse outragée ?

En d'autres temps, et encore au début de ce 19^e siècle, c'eût été bien simple: la fille eût été fouettée à mort, dans la cour de la Maison de Maîtres, en présence des autres esclaves assemblées. Ou bien, comme le racontent les chroniques conservées à Bahia et Pernambuco et ailleurs, et les livres de maison sauvés de la chute des grandes familles de Maîtres de Moulins dans les plantations de cannes à sucre, on lui eût arraché une à une ses dents qui avaient ébloui le Maître, ses yeux qui l'avaient affolé, et on les eût offerts à celui-ci, à la fin d'un repas, dans une cuiller à sucrer, d'argent, à côté d'un sorbet d'abacate ou de mangue...

Aujourd'hui, sous le règne du second et dernier empereur, les mœurs sont plus douces. Il n'est plus permis aux propriétaires d'esclaves d'user sans frein et d'abuser de leur bétail sombre. L'état enregistre et contrôle les importations, les naissances, les morts. Les journaux font honte à qui publiquement, maltraite ses gens de couleur. L'esclave a pu mettre le pied sur le premier échelon de l'échelle des libertés. Bientôt, la *loi du ventre libre* fera naître libre tout enfant d'esclave. Dans quelques années, la fille de Pedro II, la *redemptora*, libérera tous les esclaves, d'un trait de plume en 1888.

En attendant, à défaut des supplices du fouet, des dents et des yeux arrachés, une Dame outragée qui veut se venger peut en inventer bien d'autres ! Dona Hermosa ne serait

pas l'épouse de directeur de l'Institut pour la lutte contre l'ophidisme, si elle ignorait l'explication passe-partout de toutes les morts mystérieuses, de toutes les disparitions suspectes, de tous les meurtres non flagrants, dans l'immense Brésil, à la population si clairsemée que, généralement, l'assassiné ne peut avoir d'autre témoin de sa mort, à des jours de marche, à la ronde, que son assassin : *morreu de mordedura de cobra*, il est mort de morsure de serpent!

Dans le parc de l'Institut, Dona Hermosa se dirige vers le clos des serpents venimeux. C'est un îlot qu'un fossé rempli d'eau et un muret, à mi-hauteur d'homme, séparent des visiteurs. Là, cent rampants de toutes les tailles et toutes les couleurs, leurs crocs meurtriers au repos dans les gaines de velours rose de leurs gencives, se chauffent au soleil, dardent des langues bifides, ondule, nagent, se glissent par des chatières dans l'intérieur ombreux de petits dômes en ciment, semblables à des igloos d'Esquimaux lilliputiens. Parmi eux circulent, guêtrés jusqu'aux genoux, les préparateurs de l'Institut. Choisie leur victime, du pied ils lui immobilisent la tête, puis, la saisissant au cou, l'enlèvent et, serrant de toute leur force, l'obligent à ouvrir grande la gueule et à cracher dans un verre de montre son venin rosâtre, blanchâtre ou bleuâtre qui servira à la fabrication du sérum. Ils n'ont cure d'être piqués, les venimeux, gros et lents, n'étant pas capables de lancer leurs crocs plus haut qu'un genou d'homme et ne cherchant à mordre - sauf leurs proies - que pour se défendre lorsqu'ils sont touchés ou se sentent menacés par un mouvement proche de leurs yeux.

Dona Hermosa, parmi le grouillement des monstres, fait son choix: *un cascavel*, serpent à sonnettes, de bonne taille, qui lui paraît moins affaibli que d'autres par des prélèvements de

venin. Il ne s'agit pas d'être abusée par un individu épuisé, aux glandes vides, dont la morsure ne serait guère plus dangereuse qu'une double piqûre d'épingles, et à qui il faudrait des journées pour reconstituer sa réserve de mort. Il n'y a pas de temps à perdre. Dom Euclides ne peut-il revenir d'un instant à l'autre ? Et Dona Hermosa veut jouir de sa vengeance en toute sécurité. Elle ordonne à l'un des préparateurs d'apporter le bourreau qu'elle a choisi, dans le laboratoire de son mari. Elle-même s'y rend aussitôt. Déjà, suivant ses ordres, la fille qu'elle a condamnée à mort s'y trouve. Elle est prisonnière dans une cage de verre où le savant enferme les ophiidiens dont il veut étudier les comportements, les accouplements, les couvaisons, les pontes ovo-vivipares, les combats avec les mangoustes ou les grands serpents ophiophages. La pauvre n'était jamais venue en ces lieux. Demi-nue, elle est allongée dans la cage basse. Elle ne sait ce qui l'attend. Soudain, elle devine que quelque chose de terrible se prépare lorsqu'elle voit entrer sa maîtresse avec des yeux fulgurants de triomphe et de méchanceté. Mais quoi ? Son incertitude disparaît dans un éclair lorsque surgit devant ses yeux le *cascavel*, la gueule ouverte au-dessus du poing qui lui serre la gorge. L'animal est lâché dans la cage. Il ferme la gueule, fait vibrer violemment ses castagnettes, tâte l'air de sa langue vertigineuse, décrit en rampant deux courtes boucles, ne reconnaît ni ennemi ni proie, s'immobilise, laisse retomber sur ses yeux ses paupières blanches qui le font paraître mort. La fille le regarde. Ses yeux se dilatent à faire éclater leurs arcades. Son sang se glace, son corps se contracte à ne lui sembler plus qu'une petite boule de froid dans son ventre. Elle sait que piquée par le *cascavel* elle mourra dans des souffrances atroces. Ses narines se pincent, ses lèvres tremblent si fébrilement que ses dents claquent. Les castagnettes du serpent répondent au bruit des dents de la fille. La terreur de la condamnée est à son paroxysme.

Elle se mouille, se souille. Elle veut prier. Elle essaye de prier à haute voix. Les mots tombent en désordre de sa bouche folle. Le serpent ne bouge pas. Pourtant il vit, malgré ses effrayants yeux blancs de poisson mort, de temps en temps dardant la langue, jouant légèrement de sa crécelle, comme d'un jouet, étirant un peu l'arrière de son corps, comme un dormeur sa jambe, mais sans que bouge sa tête triangulaire qu'il semble à la mourante qu'il darde vers elle avec le terrible regard de la tombe, à travers les taies blanches de ses yeux clos. Combien de temps va durer cette agonie? Des minutes passent, des gouttes, des chapelets de minutes, des chaînes de minutes, qui font des heures, des serpents sans fin de minutes qui font le tour du monde, jusqu'à ce que tombe, trop tôt, l'hâtive et brusque nuit des tropiques, noyant dans le noir le serpent et portant à ses extrêmes limites la terreur de la fille. Ses yeux ne voient plus, mais ses oreilles entendent encore. Dans l'obscur, chaque bruit que le regard ne contrôle plus, un clapement des castagnettes, un râclage du corps du serpent sur le sol de la cage, peut annoncer le moment fatal. De tout son corps l'enfant supplie la mère de Dieu de mettre fin à son supplice. Si elle tendait sa main au serpent, ou son pied, pour qu'il la mordît, enfin, c'en serait fait plus vite? Et dans un effort désespéré, elle tend un peu dans le vide noir, en vain, une main, un pied.

Lorsque Dom Euclides revint avec le jour, il trouva la fille mêlée au serpent dans la cage. Elle était morte. De terreur, non de morsure, qui eût bleui l'or de sa peau. Dans la fraîcheur de la nuit, le *cascavel*, cherchant quelque chaleur, s'était glissé entre les cuisses et les seins, sous les aisselles du beau corps dont la rigidité cadavérique l'étreignait à son tour. Ne pouvant les dénouer, on les jeta ensemble dans la fosse.

Illustration de la dernière manière du poète, ce texte évoque un paysage exotique exploré par une dimension musicale où les repères sont inversés, les certitudes comme abolies, avant le répit final. Un bel exercice de littérature comparée où les couleurs et les sons se répondent.

Au plus profond des voûtes renversées,
des paradis noyés dans les marées,
et des jardins inversés des abîmes
laissant flotter leurs forêts de racines,

et du plus noir, sans étoile et sans lune,
de l'immobile absence dans la mort,
le violon fait se lever la mer
des sons, avec ses flots et son écume,

ses cuivres roux, ses laves, ses volcans,
ses archipels, sa musique des mondes,
ses dieux de proie et ses poissons volants
et ses édens flottant en eau profonde.

Et l'odeur de troupeau
des vagues moutonnantes,
le ressac des échos,
les tempêtes tonnantes,

et les vapeurs légères
qui montent des eaux-mères,
se fondent dans une âme
vagante, enveloppante,

que les archets dévident
au chevalet des cordes,
leurs lames de soie mordent
divisent et déchirent,

de joie en joie effrangent
et d'arpège en arpège,
de *lentos* en *prestos*,
de *fortés* en *pianos*.

Couleurs que voient, sans les voir, les yeux clos,
que l'eau étale en ouvrant les volutes,
depuis la sombreur des cors et des saxos
au point du jour d'argent léger des flûtes.

Niagaras de mercure et de plomb,
dévallements d'avalanches des orgues,
affouillement des grands fonds de bassons,
percussion, sourdes rumeurs de forges.

Le violon guide le quatuor,
comme un héros gouvernant un quadrigé
de Pégases volants, dont les rémiges
crêtent de feu la mer de messidor.

En attendant, qu'au rivage désert,
où les derniers rouleaux humides s'ourlent,
dans le répit solennel se déroulent
les grands tapis de sacre de la mer.

« Allegro », *Oratorio pour la Mort d'un poète*, Paris, Seghers, 1957.

Hantise et stimulation de tous les écrivains, la « page blanche » est le motif récurrent de la création contemporaine, symbolisant le double aspect de tout « faire » poétique : le moment de grâce et la tension volontariste. Paul Palgen y livre sa réflexion métalittéraire dans un poème inédit en volume, où l'on reconnaît certaines images qui lui sont familières, comme le regard, la mythologie, les phénomènes météorologiques et chimiques, les reptiles et autres représentants de sa zoologie fantasmée, des violences diverses, l'insécurité fondamentale, mais aussi des allusions littéraires comme des réminiscences de Rimbaud et de Jarry.

LA page blanche est devant moi
comme un mince miroir sans tain
où mes yeux se cherchent en vain
il n'est d'images qu'au delà

La page vierge me regarde
sans œil sans visage sans corps
comme un lambeau d'aube blafarde
découpé dans les ciels du nord

Page immobile feuille morte
fantôme blême peau vidée
matrice des œuvres non-nées
vain leurre d'inutile porte

Ma plume suinte dans tes rides
de minuscules vers lovés
nourriras-tu leur peuple avide
périra-t-il d'inanité

suceras-tu le lait noirâtre
dont j'abreuve leur grouillement
boiras-tu la fleur de mon sang
le vin d'un cœur opiniâtre

Te fleurira-t-il ô stérile
t'émouvra-t-il ô immobile

seras-tu marbre or pour garder
mes vers tels qu'en l'éternité

ou simplement miroir ou glace
où je me trouve face à face
avec moi-même nez à nez
deux coqs aux yeux chargés de foudre
se préparant à en découdre.

II

JE plonge le verre éclate il naît
à mon front une étoile écarlate
fanal de plongeur œil de cyclope
phare tournant de noire plongée

blessure coulant dans mes yeux comme
une ombre tiède d'aile de plume
chute le long de neige tolée
déclive mer d'arpèges figée

débâcles de glaces au milieu
de salves d'aurores boréales
déchirement d'éclairs jusqu'aux feux
de révolutions abyssales

Liquide nuit des faunes profondes
et fluctuantes cagoules rondes
barbes suintantes de sang figé
comme le cou d'un guillotiné

Sur un autel de boue en dérive
sans plus bouger qu'une idole indoue

et laissant flotter le poulpe-roi
un roi-de-rats de serpents ses bras

Murs de silence monumentaux
m'isolant plus qu'une goutte d'eau
la conque de deux paumes Quand même
j'entends je vois redis ce que j'aime

Sourd et muet j'écoute ma voix
mon âme vibre dans mes oreilles
aveugle mes yeux clos me font foi
de la lumière et de ses merveilles

Tout l'univers avec ses mers de mondes
ses Naines Blanches ses galaxies
a-t-il pénétré par quelles ondes
en moi par quelle osmose inouïe

III

J'AI dans mon cœur tous les amours du monde
dans mon cerveau les feux de l'univers
et dans mon sang mes muscles et mes nerfs
mes membres longs mes os ma tête ronde

tous les frissons et toutes les douleurs
toutes les joies les astres et les races
tout ce qui naît fleurit mûrit et meurt
grouille dans les spirales de l'espace

Mon corps à qui tous les vents de la rose
ont apporté le grain de toute chose
son casque d'os sa cage aux barreaux blancs

son sac de peau ses caches innombrables
pour mes trésors abris inviolables
noirs éclairés de secrets diamants

O corps bandé si gonflé de puissance
qu'un rien de plus le ferait éclater
et qui va léger d'insouciance
l'œil vagabond et les talons ailés

Tu portes las le cou dans un garrot
à chaque toc de ton pouls éphémère
un tour de vis de la Dame à la faux
peut abolir le fil d'air invisible
reliant ton cœur à l'immarcescible
cœur nourricier du sang de l'univers

Eteints les yeux et bouchées les oreilles
pincé le nez et baillant aux corneilles
la bouche Secs les membres comme ceps
en hiver et c'est la fin de mes cent
merveilles mes sens ma tête mon cœur

Dans la trappe Ubu sans laisser de trace
plus que caillou dans l'eau qu'aile dans l'air
la trappe noire où tout se tasse en passe
vers le courant grand comme diviseur

« La Page blanche », Tiré à part du *11^e M. A. de Poésie*, Paris,
La Presse à bras de Monteiro, 1954. Cnl.

Patrick

Galbats

54 : Patrick Galbats

56 : Photographies

Patrick Galbats

Patrick Galbats (* 1978) gehört neben Véronique Kolber und Jeanine Unsen zu den herausragenden luxemburgischen Fotografen der jüngeren Generation.

Studiert hat er an der *Ecole supérieure de l'image* „le 75“ in Brüssel; als Abschluss legt er eine Arbeit über das afrikanisch geprägte Brüsseler Viertel Schaerbeek vor, das gewissermaßen die Blaupause für seine sozialdokumentarischen Arbeiten der nächsten Jahre bilden soll. Denn neben seiner Arbeit als Freelance-Fotograf für verschiedene luxemburgische Wochenzeitschriften und Publikationen, widmet sich Galbats mit besonderem Augenmerk den „Unsichtbaren“ unserer Wohlstandsgesellschaft: Gefangene des Strafvollzugs, Immigranten, Randgruppen, Obdachlose, abgeschobene Alte ... sind neben dem Topos Grenzen, zu dem er immer wieder zurückkehrt, bevorzugte Themen.

Seine Arbeiten werden in der Großregion ausgestellt. Reportagen über Haiti, Rumänien und Äthiopien sind als Aufträge für das Familienministerium sowie verschiedene ONGs entstanden. Für das Geschichtsmuseum der Stadt Luxemburg hat er über Armut und Prekarisierung in Luxemburg recherchiert.

Seine letzte Veröffentlichung ist der im November 2010 bei den *Editions Revue* erschienene Bildband „Magnet L“ (zusammen mit dem Journalisten Stefan Kunzmann), der die Immigration am Beispiel Luxemburgs belichtet.































Marie-Claire

Bancquart

74 : Marie-Claire Bancquart - Autoportrait

78 : Poèmes / Gedichte

_Traduit du français par Odile Kennel

Marie-Claire Bancquart

Autoportrait

L'autoportrait que je préférerais, ce serait un portrait à la manière d'Arcimboldo, où figureraient le chat, la pomme, le merle, un plan de Paris, des ruines romaines, quelques photographies aimées, un très grand châtaignier, un disque réunissant bien des musiques, une tomate, un livre fait de pages prises à plusieurs livres, ... des choses réputées humbles mêlées aux chefs-d'œuvre, et tout cela formant une interrogation sur le destin, essayant de se faire une place dans le cosmos. J'essaie depuis longtemps de le faire, ce portrait, que j'écrive des poèmes, des romans, ou des études sur la littérature. Il est toujours en route. Je vois bien qu'il y faut en outre quelques touches d'état-civil.

Née en 1932. Longue et dure maladie, séparations, et la guerre : mon enfance et ma première jeunesse ne m'ont pas aimée. Je le leur rends bien. Mais elles m'ont servi de réulsif. Études de lettres ; Normale Supérieure ; enseignement dans diverses universités. Je suis actuellement professeur émérite à la Sorbonne. Depuis un demi-siècle, la vie ne va pas sans mon mari Alain, compositeur de musique. Des livres et articles sur Paris et les écrivains, sur la période littéraire 1880-1914, sur la poésie contemporaine. Grand Prix de critique de l'Académie française ; Grand prix de l'essai de la Ville de Paris ; prix Sainte-Beuve de la critique ; Grand prix

de l'Association internationale des critiques ; Grand prix 2007 de l'essai de la société des Gens de Lettres.

Et les romans, les poèmes : voir liste jointe. Écrire, ce n'est pas seulement chercher un art de vivre, mais aussi se livrer à un long travail sur la langue (justesse, brièveté, silences, intensité), qui à son tour retentit sur la vie. J'aime la poésie, parce qu'elle est spécialement cette « langue dans la langue », dont nous avons grand besoin contre la langue de bois. La mienne se fonde sur le corps, les choses, les espaces, les violences, les énigmes noires ou belles qui nous entourent. Les poèmes de l'absence occupent dans *Anamorphoses* une position quelque peu particulière, ayant un accent plus personnel que d'habitude. J'étais, au Québec, (pour une édition à Montréal, puis participant au beau colloque poétique de Trois-Rivières), envahie par un fort sentiment de séparation qui a suscité par la suite des textes d'aller et retour Québec-Paris. Les poèmes sur les violences, fanatismes, guerres, catastrophes qui envahissent le monde se sont, eux, faits plus pressants, à partir de *La paix saignée*. Ils occupent tout le début de *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*. Un poète ne peut pas ignorer ce qui l'entoure.

Pourquoi j'écris des poèmes, comment je les écris ... sans compter ce qui reste incompréhensible à moi-même ...

Mes poèmes sont très rarement autobiographiques, dans le sens de l'anecdote narcissique. Mais puis-je croire que la présence insistante en eux du corps, de la solitude et de la mort soit étrangère à mon expérience ? J'étais enfant, et très gravement malade, pendant la seconde guerre mondiale. Entre sept et douze ans, ce fut donc doublement, sous sa forme la plus concrète, une connaissance de la mort : par le malheur des temps, et par la maladie, qui tuait beaucoup

autour de moi, et qui faisait apparaître le corps comme un espace à la fois explorable avec passion et étranger à nos volontés. Pour la solitude, elle correspond à d'autres événements plus personnels, vécus vers la même époque. Présente dans mes poèmes, elle l'est aussi dans mes romans, qui mettent en scène une femme vieillissante, une enfant perdue, un homme échoué dans un village, Ulysse qui a choisi de s'appeler « Personne ».

« Tout cela pour dire » que j'ai eu par la suite quelque difficulté à me faire aux paroles, aux idées et aux conduites qui ont cours dans la société. Autant avouer que beaucoup d'entre elles m'ont repoussée, déçue ou semblé inadéquates, renvoyant à des rapports trop abstraits avec les mots et avec les choses : à des formules. C'est peut-être pour cela que j'ai écrit de la poésie. Parce que ces idées, ces conduites, ces mots qui figent la pensée, on ne peut y répondre que par la poésie. Elle est tout le contraire : un emploi propre du mot propre, la mise en évidence d'une relation. La sang y redevient rouge, la mort injuste, l'argent souvent d'odeur mauvaise – mais l'amour y est fou, la musique accord immédiat, les plus minces choses importantes, et l'inexploré y apparaît comme un domaine pénétrable, au risque de se tromper de voie.

Bibliographie:**Romans:**

Chez Belfond, *L'Inquisiteur*, 1980 ; *Les tarots d'Ulysse*, 1984.

Chez François Bourin, *Photos de famille*, 1988 (puis dans la collection « J'ai lu ») ; *Elise en automne*, 1991 (sélectionné au printemps pour le prix Renaudot ; publié en Livre de poche).

Chez Bourin/ Julliard, *La saveur du sel*, 1994.

Aux éditions de Fallois, *Une femme sans modèles*, 1999.

Poésie:

Mais, Vodaine, 1967 - *Projets alternés*, Rougerie, 1972 - *Mains dissoutes*, Rougerie, 1975 - *Cherche-terre*, Saint-Germain-des-Prés, 1977 - *Mémoire d'abolie*, Belfond 1978 - *Habiter le sel*, Pierre Dalle Nogare, 1979 - *Partition*, Belfond, 1981 - *Votre visage jusqu'à l'os*, Temps Actuels, 1983 - *Opportunité des oiseaux*, Belfond, 1986 - *Opéra des limites*, José Corti, 1988 - *Végétales*, Les cahiers du Confluent, 1988 - *Sans lieu sinon l'attente*, Obsidiane, 1991 - *Dans le feuilletage de la terre*, Belfond, 1993 - *Énigmatiques*, Obsidiane, 1995 - *La vie, lieu-dit*, Obsidiane, 1997, coédition/Noroît - *La paix saignée*, précédé de *Contrées du corps natal*, Obsidiane, 1999 (réédition 2004) - *Voilé/ dévoilé*, Montréal, 2000, éditions Trait d'Union, avec *Fenêtres du Temps* d'Hélène Dorion - *Rituel d'emportement*, anthologie personnelle de poèmes, suivie d'un long inédit, « Qui voyage le soir », Le Temps qu'il fait / Obsidiane, 2002 - *Anamorphoses*, Écrits des Forges (Québec), 2003 - *Avec la mort, quartier d'orange entre les dents*, Obsidiane, 2005 - *Verticale du secret*, Obsidiane, 2007 - *Terre énérgumène*, le Castor Astral, 2009. En 2009 aussi, publication aux éditions Écrits du nord/Henry du recueil mixte critique/poésie *Entre marge et présence* - En 2010, *Explorer l'incertain*, essai sur la poésie suivi d'un long poème, *Babel*, éditions de l'Amourier.

A CEUX QUI
SUR UNE RIVE
OUVRENT LA BOUCHE PAR GRAND VENT
ET CRIENT
DES PAROLES D'AMOUR,
avalées aussitôt par le souffle,
tandis que de l'autre côté du fleuve
se lisent d'immenses publicités sur les buildings.

FÜR JENE DIE
AM UFER
DEN MUND ÖFFNEN BEI STARKEM WIND
UND LIEBESWORTE
RUFEN

die sogleich im Wehen untergehen
während auf der anderen Seite des Flusses
riesige Werbeslogans an Gebäuden zu lesen sind.

Dans ton sommeil de bête tiède
des gens oubliés, d'étranges fleurs
mènent leur théâtre

tes prunelles roulent sous les paupières
ton souffle véhément
cherche dans l'élosion du quotidien
quelque gibier de forêt vive

d'autres fois
l'amour t'éclaire en mémoire de lune
tu frôles
de ta poitrine
une tiédeur proche

absente de tous les catalogues de jardinerie
tu as trouvé l'herbe à caresse, vaste à l'infini, petite et très
résistante.

In deinem warmen Tierschlaf führen
vergessene Leute, befremdliche Blumen,
ihr Stück auf

deine Augäpfel rollen unter den Lidern
dein heftiger Atem
sucht in der Auslassung des Alltags
Spuren von Wild im Unterholz

ein andres Mal
erleuchtet Liebe dich als Mondgedächtnis
du streifst
mit deiner Brust
die nahe Wärme

du hast das Kosekraut gefunden
in keinem Gartenkatalog verzeichnet, unendlich weit, klein
und sehr zäh.

Nos poumons respirent,
notre sang circule, notre digestion suit sa marche.

Croire aux chances du repos, dans le sommeil ?

– Que non!
Des images folles se précipitent

une aventure
s'exclame dans une autre.

Des floraisons irrégulières
occupent ton cerveau.

Lui aussi endormi, le chat soupire, sort ses griffes près de nous.

Nous parcourons tous les rêves compliqués de la matière.

Unsere Lungen atmen
unser Blut kreist, unsere Verdauung geht ihren Weg.

An Aussicht auf Erholung glauben, im Schlaf?

– Ach was!
Wirre Bilder überstürzen sich

ein Abenteuer
ruft ein anderes auf.

Gelegentliches Blühen,
besetzt dein Hirn.

Schlafend wie wir, seufzt die Katze, streckt ihre Krallen
[neben uns aus.

Wir durchlaufen alle die verworrenen Träume der Materie.

Même notre présence
parfois
nous devient étrangère
comme sortie de nous afin d'aller sur quel chemin
centaure
sans cavalier ?

– Au moins ne pas se retourner

craindre derrière nous des paysages monstrueux

ou la terre qui
se viderait
à bruit très léger
dans le rien.

Selbst unsere Gegenwart
wird uns fremd,
manchmal,
als sei sie aus uns ausgezogen um welchen Weg zu gehen
Kentaur
ohne Reiter?

– Zumindest sich nicht umdrehen

entsetzliche Landschaften hinter uns fürchten

oder dass die Erde
sich leerte
mit kaum vernehmbarem Geräusch
ins Nichts.

... Mais parfois un homme qui dort
ne possède rien sinon l'infini des choses.

En lui la circulation du sang continue
les poumons s'emplissent, se vident
les reins filtrent

et lui, seigneur de toutes formes connues et inconnues,
respire fort, explorateur haletant
une minute peut-être
d'un au-delà.

... Aber manchmal besitzt ein schlafender
Mensch nichts, es sei denn die Unendlichkeit der Dinge.

In ihm kreist weiter Blut
die Lungen füllen, leeren sich
die Nieren filtern

und er, Herr aller bekannten, unbekanntem Formen,
atmet schwer, Forscher, eine Minute
hechelnd vielleicht,
des Jenseits.

Lentement

un insecte à carapace brune traverse la chambre.

Sans faste, mais complexe déjà,

pattes articulées, appareil digestif, des pulsions, des amours,
on le suit, effaçant le temps, bousculant les lieux, les espèces,

on pense aux lattes du parquet

si diverses

courbes et veines :

il y eut un temps pour la croissance

pour l'arbre abattu, la découpe,

l'assemblage, la cire.

Désormais très peu songent à une forêt

à l'odeur des menuiseries alentour

quand ils marchent sur ces lattes avec leurs soucis

ou qu'ils vont, pieds nus, vers l'amour.

Notre demi-sommeil les restaure dans

la dignité d'être.

Langsam
durchquert ein braun gepanzertes Insekt das Zimmer.

Prunklos, doch schon komplex
gegliederte Beine, Verdauungsapparat, Triebe, Lieben,
man folgt ihm, löscht Zeit aus, vertauscht Orte, Arten,

denkt an die Bodendielen
die vielfältigen
Wölbungen, Adern:
Einst war die Zeit für das Wachstum
das Fällen, Zuschneiden
Zusammenfügen, Ölen.

Nur wenige denken nunmehr an Wald
an den Duft der Schreinereien ringsum
wenn sie mit ihren Sorgen über diese Dielen laufen
oder, barfuß, hin zur Liebe gehen.

Unser Halbschlaf stellt sie wieder her
in der Würde ihres Seins.

Le caillou pauvre dans la main
Prend alors partie
d'existence globale

il a droit de falaise

il suffit pour dire
tout le rugueux, le dur de ce monde
et prend pouvoir
au creux de la paume
tendue comme pour un bonjour.

Der armselige Stein wird
in der Hand dann Teil
einer globalen Existenz

er hat ein Recht auf Klippen

er genügt, um alles Raue,
Harte zu erzählen von der Welt,
wird mächtig,
in die Hand geschmiegt,
die hingestreckt ist wie zum Gruß.

A la révolte, citoyen poète!

Contre le sabotage du monde
né de haine et guingois
parmi l'univers rond, plissé, froissé, comme on voudra,
va-t-en vers les provisions de bonheur
cachées çà et là, comme l'écureuil fait de sa nourriture.

Saisi par une passée d'hirondelles, un détail de tableau,
fais réserves de garde, de tendresse, et partage.

Zeit für den Aufstand, Dichterbürger!

Gegen die Sabotage dieser Welt,
aus Hass geboren, schief
im runden Universum, im faltigen, knittrigen, ganz nach
[Wunsch,
verschwinde zu den Vorräten des Glücks
die hier und dort versteckt, als sei's die Nahrung eines
[Nagetiers.

Beglückt von einem Schwalbenzug, der Einzelheit eines
[Gemäldes,
leg Vorrat an, sammle Schutz, Zärtlichkeit
und teile.

Pourtant regarde en Angleterre
les restes de ce grand mur triste, vieux de deux mille ans.

Ici les Romains ont arrêté leur avance
ils l'ont édifié, contre les invincibles Barbares au corps peint.

On hésite Le gris confond
ciel et terre.

Les pierres sont
presque indiscernables.

Mais on les touche

et le cœur a mal
d'autres murs plus récents à travers le monde.

Nulle part on ne sentirait aussi fort
qu'il fait
partout
violemment antihomme parmi les hommes.

Jedoch schau nur in England
die Überreste dieser großen, traurigen Mauer, zweitausend
[Jahre alt.

Hier hielten die Römer ein auf ihren Vormarsch
sie erbauten sie, gegen die unbesiegbaren Barbaren mit
[bemalten Körpern.

Man zögert Das Grau verwischt
Himmel und Erde.

Die Steine
kaum zu unterscheiden.

Doch man berührt sie

und das Herz tut weh
von anderen Mauern, jüngeren auf dieser Welt.

Wo sonst würde man so stark spüren
dass
allerorten
es mitten unter Menschen gewaltig antimensch.

Inexorables :

feux,
glaces,
accidents,
tortures massacres,
fanatismes famines.

Là - contre, les mots

sont tièdes, sans garant :

valeurs universelles,

mission du poète, contrepouvoir,

eh, va! Chante toujours ... N'hésite pas ...

Si seulement tu pouvais préserver un oiseau ...

Restent la solitude le cri le silence,

les replis organiques les anathèmes intérieurs, dérives.

Mais pourquoi pas des mots

contre ces mots

qui disent sans arrêt un temps de tous les jours meurtri,

assassiné,

mots -vertiges :

ventes privées, bonus,

paiements différés, loterie gagnante pour tous,

rencontrez-vous pour dix minutes

loterie, casino, pharmacie sur le Net

Pourquoi pas une poésie

antivirus ?

Unerbittlich:
Feuer
Eis
Unglück
Folter Massaker
Fanatismus Hunger.

Dagegen sind Worte
lau, ohne Gewähr:
universelle Werte
Aufgabe des Dichters, Gegenmacht,
was soll's! Sing weiter ... Zögere nicht ...
Wenn du nur einen Vogel erhalten kannst ...

Bleiben die Einsamkeit ... der Schrei ... die Stille,
organischer Rückzug inneres Verdammen, Abgleiten.

Aber warum nicht Worte
gegen diese Worte
die unablässig reden von einer angeschlagenen, kaltgemachten
[Allertagezeit,

schwindelerregende Worte:
Private Verkäufe, Bonuszahlung
Ratenkäufe, Lotterie mit Gewinngarantie
Selbstfindung in zehn Minuten
Kasino, Tombola, Apotheke im Netz

Warum nicht eine Antivirus-
Poesie?

Ce soir il pleut

une femme
tire le rideau de sa fenêtre en pleurant

tu passes par hasard tu imagines
ta main sur la tiédeur de sa joue, essuyant ces larmes
qui ne sont pas exactement ton affaire
mais celle de toute l'incertitude du monde.

Heute Abend regnet es

eine Frau
zieht weinend den Vorhang ihres Fensters zu

du kommst zufällig vorbei, stellst dir
deine Hand auf ihrer warmen Wange vor, die diese Tränen
[abwischt

sie sind nicht wirklich deine Sache,
sind die der Ungewissheit dieser Welt.

Le miroir garde
en surface *l'est-ce bien moi*
qui sens le temps avec mon sang
qui tous les jours pense au jour décompté
d'un total
inconnu de moi ?

Je lui tourne le dos
entêtée je choisis encore
contre cette question
le parti du visible.

Der Spiegel hält
an seiner Oberfläche ein *Bin das wirklich ich die*
die Zeit spürt mit ihrem Blut
die täglich an den Tag denkt der abgezogen wird
von dem mir unbekanntem
Ganzen?

Ich drehe ihm den Rücken zu
entscheid mich störrisch wieder
gegen diese Frage
für das, was sichtbar ist.

Notre balcon
juste avant la nuit
quand l'ombre d'un oiseau
le traverse, rapide

cet instant
qui file dans le temps
si je le rattrapais ...

Impossible

les mots s'émiettent
maintenant
sur place

on a mis des voiles de gel aux plantes
qui peuplent de fantômes nos regards
absorbant l'ombre fugitive dans leur blanc

du moins je peux toucher, froisser entre les mains
ces tissus blancs qui râpent un peu, humbles garants de vie
dans mes paumes.

Unser Balkon
kurz vor der Nacht
wenn über ihn
der Schatten
eines Vogels huscht

dieser Augenblick
der durch die Zeit eilt,
holte ich ihn ein ...

Unmöglich

die Worte zerbröseln
jetzt
vor Ort

man hat den Pflanzen Frostscheier übergezogen
die unsere Blicke mit Gespenstern bevölkern
und den flüchtigen Schatten verschlucken in ihrem Weiß

wenigstens kann ich zwischen den Händen diese weißen
Stoffe berühren, zerknüllen, die ein wenig rau sind, bescheidene
Bürgen für Leben in meiner Hand.

Le bruit du cœur, combien obscur !
Guetté au pouls le sourd ébranlement du sang,
naissances et morts successives dans la seconde.

Quelquefois pourtant
la nuit
les yeux ouverts, nous sentons un flux et reflux heureux
nous traverser.

Nous nous étonnons d'être
entièrement baignés de vie, dans une mer commune aux
hommes.

Das Geräusch des Herzens, wie rätselhaft!
Am Puls belauert dumpfe Erschütterung des Bluts
Geburt und Tod einander folgend im Augenblick.

Manchmal jedoch
nachts
mit offenen Augen, durchfährt uns ein glückliches Strömen,
Zurückströmen.

Wir sind erstaunt dass wir
getränkt sind, ganz und gar, von Leben, in einem Meer,
geteilt von allen Menschen.

Dans ma colonne vertébrale
je me retire quelquefois

je l'habite
os après os

infiniment seule et blessable

mais parfois
c'est vraiment beau
c'est la seconde rattrapée
d'une vie d'herbe entre les pierres
n'importe où
dans l'univers

In meinem Rückgrat
zieh ich mich gelegentlich zurück

bewohne es
Knochen um Knochen

unendlich allein, verletzbar

aber manchmal
ist es wirklich schön
ist es der aufgeholte Augenblick
des Lebens eines Grashalms zwischen Steinen
irgendwo
im Universum

Dans sa bibliothèque silencieuse
un vieil homme prend un livre glisse sa main entre les pages

caresse
comme ferait un aveugle
le très léger relief des caractères sur les feuilles.

Délices du toucher, que va tuer la numérisation.

Un vieil homme semblable à lui
déroutait doucement un rouleau, voici des siècles.

il déplorait la brutalité rectangulaire
de ce nouveau venu : le livre.

Va, restent toujours les mots.

In seiner stillen Bibliothek
nimmt ein alter Mann ein Buch gleitet mit der Hand zwischen
[die Seiten
streichelt
als sei er blind
die kaum spürbare Erhabenheit der Zeichen auf den Blättern.

Wonne des Anfassens, dem die Digitalisierung ein Ende
[bereitet.

Ein alter Mann genau wie er
entrollte langsam einen Text, Jahrhunderte ist's her,

bedauerte die eckige Gewalt
des Neankömlings namens Buch

Was soll's, es bleiben immer noch die Worte.

Les arbres anciens

nous prélevons un peu de chair dans leur tronc,
mesurons son âge rêvons sur elle

au compact du langage
nous pouvons aussi
sonder
la chair
les mots
respirer leur odeur, caresser
l'inconnu en eux.

Die alten Bäume

wir entnehmen ihrem Stamm ein wenig Fleisch
ermessen sein Alter träumen über ihm

von der Dichte der Sprache
wir können auch
das Fleisch
die Worte
erforschen
ihren Duft einatmen, das Unbekannte
streicheln in ihnen.

Aux étés de jadis, en haut du jardin,
c'était apaisement d'être seule
avec une page en langue étrangère.

Les figues s'écrasaient tout doux
une à une, inlassablement, sur Tacite ou Goethe

un dieu passait, multiple, à l'aplomb du soleil.

Ce temps chatoie, se plie
sur l'aujourd'hui d'une pièce pleine de livres, dans la capitale.

Voici l'odeur toujours subtile des fruits, sur les déclinaisons
délectables.

In früheren Sommern, ganz hinten im Garten
war es Beruhigung, allein zu sein
mit einer Seite in einer fremden Sprache.

Die Feigen fielen sanft und
eine nach der anderen, unermüdlich auf Goethe oder Tacitus

dann kam ein Gott vorbei, ein wechselhafter, unter der
[senkrechten Sonne.

Diese Zeit funkelt, beugt sich
über das Zimmer voller Bücher, heute, in der Hauptstadt.

Und der noch immer zarte Duft der Früchte, auf köstlichen
Deklinationen.

Une matière très obscure
travaille dans moi quand j'écris
comme une pâte
roulée aux mains des femmes inconnues
illettrées
qui avant moi ont mélangé pétri enfourné
suivi rites obscurs pour accompagner la cuisson.

Je sens une communauté d'elles à moi.

Pourtant, leur besogne de pain
il a fallu que je rompe avec elle, transférant aux mots
[l'habitation du brûlant
l'attention aux riens tellement essentiels
le besoin de mettre en rapport
le corps
avec le monde.

Bonjour adieu vous autres d'avant,

celles du Nord aux mains couvertes de farine, celles du Midi à
l'épluche lente des châtaignes !

Eine sehr seltsame Materie
arbeitet in mir wenn ich schreibe
wie ein Teig
von Händen unbekannter Frauen ausgerollt
die nicht lesen konnten
und vor mir mischten, formten, in den Ofen schoben,
beim Backen rätselhaften Riten folgten.

Ich spür eine Verbindung von ihnen zu mir.

Dabei hab ich mit ihrem Brotwerk
brechen müssen, hab auf die Worte die Behausung der Hitze
[übertragen
die Achtsamkeit den wesentlichen Nichtigkeiten gegenüber
den Drang, eine Beziehung herzustellen
zwischen dem Körper
und der Welt.

Guten Tag lebt wohl ihr Einstigen,

ihr aus dem Norden mit mehlbedeckten Händen, ihr aus dem
Süden beim langsamen Kastanienschälen!

Aimer.

Ce sera un mot sans suite.

Mais il aura été écrit, dans un moment lui-même ineffaçable
[du grand calendrier
que nous ne connaissons pas.

Lieben.

Dies wird ein Wort sein ohne Folgen.

Doch wird's geschrieben worden sein, in einem Augenblick,
der selbst nicht auszulöschen ist aus dem großen Kalender,
der uns unbekannt bleibt.

*Ulrike
Draesner*

120 : *Ulrike Draesner : sur la ligne de partage
entre l'être-là et son rêve _par Jean Portante*

124 : *Gedichte / Poèmes
_Traduit de l'allemand par Jean Portante*

Ulrike Draesner : sur la ligne de partage entre l'être-là et son rêve

Voilà une poète qui dramatise la langue allemande. En la décalant, en la distordant, en la déviant, en la court-circuitant, en la pliant et dépliant, en l'arquant, en la battant comme on bat un fer chaud, en lui faisant vomir les entrailles, saigner les plaies, en lui mettant le couteau sous la gorge, le scalpel sur la peau. En la caressant, dans et contre le sens du poil, en la faisant parler, en lui faisant dire ce qu'elle aimerait taire. En ayant recours au dialectal aussi, le sien, le bavarois (Ulrike Draesner est née à Munich) qui, parfois, donne le mot que l'allemand n'a pas. Bref, voilà une langue qui n'est pas «la» langue, celle de tous, mais une «lalangue» qu'Ulrike Draesner est la seule à savoir utiliser. Ulrike n'écrit pas en allemand, elle écrit en draesner.

Explosent donc les mots pour se recoller en morceaux inédits, ce que l'allemand sait si bien faire, permettant à la poète de tisser à sa manière l'imaginaire qui est le sien, avec des mots à elle, forgés ad hoc, réutilisables nulle part ailleurs. Ceci, alors que dans les langues latines, en français donc, les néologismes qui ainsi naissent, ont besoin de plusieurs mots et deviennent tout au plus des métaphores, inédites elles aussi certes, mais des métaphores tout de même. S'y ajoutent le démontage du vers, le collage, l'enjambement insolite et

d'autres dérèglements systématiques, comme si à tout prix l'ordre des choses devait être à jamais dérangé.

Ce qui pose la question de l'impossibilité du traduire. La nécessité du désossement du vers avant que la chair puisse devenir verbe dans l'autre langue. Parce qu'en même temps qu'une langue tout à elle, et à elle seule, il y a, chez Ulrike Draesner, un sondage profond qui, sous les mots va rechercher ce qui leur a donné naissance. Il y a déchirure aussi, du quotidien, du temps, de l'espace. Il y a, enfin, étiquetage nouveau du monde, comme si, dans sa « changeance » de plus en plus précipitée, le monde forçait l'image à être sans cesse à la traîne. Comme s'il avançait plus vite que les mots qui s'efforcent de le dire. On sent, chez Draesner, cette course folle, jusqu'à l'essoufflement.

Il y a en même temps entrelacs : les mots des sciences naturelles, de la science tout court, de la médecine, par exemple, de la biotechnologie aussi, sont décortiqués avant d'être mis au contact avec ceux du corps ou de l'être en général. Quand ainsi glissent l'un dans l'autre les univers, quand la technique s'empare du corps et le corps de la technique, quand la chaleur devient froideur et la froideur chaleur, quand l'artificiel et le naturel s'entre-mêlent, l'être au monde retrouve son unité que la perception du quotidien a tendance à lui voler.

N'empêche que c'est un être au monde pris dans les nœuds de sa complexité qu'écrit Ulrike Draesner, avec une longueur d'avance sur l'imagination. Nous sommes dans la terrible hyper-modernité, celle où le réel, s'il existait, et nous savons qu'il existe, a plus d'imagination que la fiction. S'y entrecroisent en effet, sans se reconnaître, sans se saluer,

les nostalgies du futur et les espoirs du passé. Tout est pris dans leur point d'intersection : l'aimer et le souffrir, le vivre et le mourir, les ingrédients de l'aujourd'hui qui sont à la fois des lieux et des objets hétéroclites, des séjours dans la nature ou en hôpital, des rêves éveillés ou des sommeils imaginatifs.

Un monde cependant qui glisse dans le dedans, va y faire l'un ou l'autre détour, dans la mémoire aussi qui rend flou ce qui est net et net ce qui est flou. Le dedans qui ainsi devient dehors, et vice versa, et change de dimension et de couleurs. Ou plutôt un dedans qui s'arrête devant l'entrée du dehors. Qui y hésite. Qui danse sur la ligne de partage entre l'être-là psychique et le physique.

Puis soudain se raconte une histoire, qui est toujours ou presque d'amour ou de mort, comme si, dans les villes ou à la campagne, dans les forêts et les montagnes, au milieu des lacs aussi et des rivières, ou dans de vastes salles d'hôpital, ou de blocs opératoires, s'ouvrait un instant de répit, de repos, juste le temps de lancer le regard et la parole vers l'autre, un proche, un amant, de sentir son haleine tout près, de l'appeler, de se rappeler que la présence cache toujours une absence.

Enfin, et cela aussi participe du dérèglement, il y a revisitation culturelle, littéraire, Shakespeare et les autres, aliments naturels d'une écriture qui se nourrit de son double et de son travail de sape.

Mais plane au-dessus de tout cela, dedans et dehors, une grande peur. Une peur atavique. Une peur originelle. Une peur archétypale. Lui sont soumis tous les états de l'être. C'est elle, en définitive, qui dissèque l'âme. La grande peur

devant les failles de l'univers. La peur qui est somme des peurs que nourrissent le rêve, le sommeil et la mort. La peur, en définitive, qui à la fois empêche de et incite à « être quelque chose ».

Ulrike Draesner est née à Munich en 1962. Elle a fait des études de droit, de germanistique et de philosophie, études couronnées par une thèse sur le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach. Pour pouvoir se consacrer entièrement à l'écriture, elle a démissionné de son poste d'enseignante universitaire. Son premier livre « gedächtnisschleifen » (rubans de mémoire) est paru en 1995, chez Suhrkamp. Depuis 1996, elle vit à Berlin où elle travaille en tant que poète, auteure de prose, traductrice et essayiste. Parmi ses recueils de poésie, relevons: *für die nacht geheuerte zellen* (cellules louées pour la nuit, 2001, chez Luchterhand, puis réédité en 2005) et *kugelblitz* (éclair de boule, chez Luchterhand, 2005). Ulrike Draesner est également auteure de romans dont surtout *Lichtpause* en 1998, *Mitgift* en 2002 et *Spiele* en 2005. Derniers livres parus: En 2007, l'essai *Schöne Frauen Lesen*; en 2008 le recueil de poèmes recueil *berührte orte* (lieux touchés); en 2010, le roman *Vorliebe*. Et en mars 2011: le recueil de nouvelles *Richtig liegen. Geschichten in Paaren*.

Twin Spin (Traductions radicales, Sonnets de Shakespeare)

Sonnet 147

le film d'amour dans lequel je nage est une fièvre
qui convoite ce que le déclin fébrilement encourage,
et qui se nourrit de ce que le malsain donne à manger
pour plaire au désir androïde qui scintille.
ma raison, jadis le réalisateur des ces prises de vue,
m'a, en colère que le montage ne soit pas allé assez vite,
quittée, et moi, désespérée, je sais désormais,
désir signifie mort, même si la mise en scène en exclut le corps.
je suis, en tant que faisable, au-delà de la possibilité de faire un
[pas en arrière,
et frénétiques, folles, inquiètes, sans fin
mes pensées et mon discours, comme celui des
fous, par-ci, par-là, pensé dans le film de la vérité découpée :
car j'ai juré que tu serais clair, et j'ai cru que tu brillais,
toi, un trou noir, indomptable, sans fin, la spirale du pouvoir.

Sonett 5

die stunden, die mit weichem mull den rahmen spannten
deines blicks, in dem so gern ein fremdes auge schwimmt,
werden die transplanteure geben, als sich, an dich,
und ausgeleuchtet wird, was das leuchtendste übertraf :
die in atomen tickende zeit überführt den sommer
im strahlenderen winter, und zergründet ihn dort :
saft, im kühlschrank erstarrt, fleischige membranen, welk,
schönheit überkrustet von frost, nacktheit, an jedem ort :
stünde dann nicht das destillat des sommers im fach,
flüssiger gefangener zwischen wänden und gas,
wäre die fruchtblase der schönheit durch schönheit zerstoßen
weder sie, noch erinnerung bliebe, daran, was war.
 aber blumenartiges, extrahiert, in den winter geschoben,
 schwappt als zellcode, milchiger saft, die zukunft ans glas.

Sonnet 5

les heures qui de leur gaze molle ont tendu le cadre
de ton regard, dans lequel nage si volontiers un œil étranger,
joueront le rôle des transplanteurs, en soi, à toi,
et sera bien éclairé ce qui a surpassé le mieux éclairé :
le tic-tac atomique du temps écroule l'été
dans un hiver plus rayonnant, et l'y injustifie :
jus, solidifié dans le frigo, membranes charnues, flétries,
beauté encroûtée de gel, nudité, en chaque endroit :
s'il n'y avait alors pas dans le rayon le distillat de l'été,
plus liquide, plus coincé entre les parois et le gaz,
la poche amniotique de la beauté serait dissipée par la beauté
ne resteraient ni elle ni le souvenir d'elle, de ce qui a été.
 mais ce qui a fleuri, extrait, poussé dans l'hiver,
 projetée code cellulaire, jus laiteux, le futur contre la vitre.

Mehrstimmiger Holunder

Mehrstimmiger Holunder, über
blau knallendem Tor, nach
der ersten Mahd, ist der Fluß natürlich
so milchgrün?, über eine Landschaft
gegossener Chemie-Segen
pflegt die ÜBERNATUR, blühend
hat jeder ein Recht auf eine Seele
Alma, Malga, Madena heißen die Kühe
noch immer verzerrte Wörter, grüne Ranken
in der widersprießenden Wiese, ein
sekundenschnell auf- und abschwellendes
flimmerndes Reden wird, wer hier sitzt
ins Gras verschmolzen schwanken
weiße Dolden am Tor, unsere
treibenden Wünsche : sind von heute
von gestern, was sie erfüllen könnte, vorbei.

Sureau à plusieurs voix

Sureau à plusieurs voix, au-dessus
du portail bleu éclatant, après
le premier fauchage le fleuve est-il naturellement
d'un vert si laiteux ?, bénédiction chimique
déversée sur un paysage
entretenant la SURNATURE, en fleur
tout un chacun a droit à une âme
Alma, Malga, Madena s'appellent les vaches
encore des mots distordus, vrilles vertes
dans le pré qui se remet à pousser, un parler
scintillant qui enfle et désenfle en un clin
d'œil sera, quiconque est assis ici
fondu dans l'herbe, se balancent
des ombelles blanches au portail, nos souhaits
flottants : ils sont d'aujourd'hui
d'hier, ce qui pourrait les réaliser, passé.

innerste brustwolle

dein kommen war in teilen,
die bald überwogen, ein gehen,
weil das kommen, deines, nur einen
teil seiner selbst, seiner bedeutung
hatte, dieses, von vornherein, kommen
in teilen, was aber nicht zu erkennen war,
nicht gleich, nicht für mich,

doch kam, als du kamst, nur ein teil
deiner selbst, weil es von vornherein
teil der bedeutung deines kommens
war, was heißt, daß dieses in
geteilten teilen kommen teil
der bedeutung dessen war, dass
du kamst und wieder gingst,
weil die bedeutung deines kommens
von anfang an ungeteilt war, nämlich
dieses, dein gehen, in teilen.

intime laine de poitrine

ta venue était en parties
qui très vite ont dominé, un départ,
parce que la venue, la tienne, n'avait
qu'une partie d'elle-même, de sa
signification, cette venue de prime abord
en parties, mais on ne s'en apercevait pas,
pas tout de suite, pas pour moi.

mais n'est venu, quand tu es venu, qu'une
partie de toi-même, parce qu'elle faisait
de prime abord partie de la signification
de ta venue, ce qui veut dire, que
cette venue en parties partagées faisait
partie de la signification que tu es
venu et es reparti, parce que la signification
de ta venue était impartageable
depuis le début, à savoir
ce départ-ci, le tien, en parties.

autopilot I

schlaf. anhaltende
löschblattlosigkeit, an
den schläfen die für
sich sitzenden stirnbeine
eine art käfermaschine
aus tausend beweglichen teilen,
fächelnde scheren nach innen
kratzten in die wachstafel wunderblock
hinter der stirn klick klackend
ununterbrochen hieroglyphen
erfunden, geschlungen zu
manie, eifersucht, angst,
scheinen vom grund auf des kopfes,
gier, freude und hass,
auf keinem bild zu sehen,
keinem histologischen schnitt
zu entlocken hundert heimliche
zungen-drachen, gift wie stachel,
treiben kleine koseworte grausamkeiten
in die tafel nichts zu löschen
vor die augen, innen, des
schläfers eifrig die zeitformen
vor- und zurückgebetet, doch
die kauzangen (halber schädel)
unerbittlich, überberedt,
zerkleinern lebendige
menschen mechanisch
am rand.

pilote automatique I

sommeil. persistante
absence de papier buvard, aux
tempes les os
frontaux là pour eux-mêmes
une sorte de machine à scarabées
de milliers de parties mobiles,
pincées en éventail vers l'intérieur
ont gravé dans la tablette de cire bloc-notes magique
derrière le front en clic-claquant
sans cesse des hiéroglyphes
inventés, noués en
manie, jalousie, peur,
brillent du fin fond de la tête,
cupidité, joie et haine,
visibles sur aucune image,
ne soutirer aucune coupe histologique
cent dragons de langue
secrets, poison et dard,
qui entraînent de petits mots doux, des cruautés
dans la tablette rien à effacer
devant les yeux, à l'intérieur, du
dormeur, les formes du temps égrenées
avec zèle en avant et en arrière, mais
les mandibules (la moitié du crâne)
implacables, trop éloquentes,
broient des personnes
métaboliques mécaniquement
en marge.

autopilot II

autopiloten, wildes ausschlagen
aller messinstrumente herz-
hirnexit vollkommenes organsterben mit
automatischer verpflanzungsgenehmigung am
restfleisch sagt arzt zu schwester :

die durcheinanderschießenden fäden
in diesem body, ich kann diese tafeln nicht
lesen, fortwährend dieser signale signalisierende
todesbody, bruder des schlafes (meiner ?),
und verlöschen und blenden auf, fortwährend,
diese bluttabeln aufleuchtend und verlöschend,
meine hände in diesem anatomiefetisch schlittern
schädelnerven lang, stränge zum herzen,
umwachsen (im fettuch) aorta, zufuhr und
ablauf: zwei schwanenhälse –
geschlossene weiße lilien, hängend
meine hände an der inneren leiche
fragt da einer, ob ich lebe und wie ?
hebe ich das herz heraus, zwei pulsende
lilien, fragt da je einer, wie ich
weiter?lebe mit in den fingern
dem bebenden herzvogel dieses,
jetzt, tot-toten toten ?

pilote automatique II

pilotes automatiques, ruade sauvage
de tous les instrument de mesure s'en va
le cerveau et le cœur mort complète des organes avec
autorisation automatique de transplantation de ce qui reste
de viande dit le médecin à l'infirmière :

les fils enchevêtrés

dans ce body, je n'arrive pas à lire
ces tablettes, ce corps mort signalant sans cesse
des signaux, frère du sommeil (le mien ?),
et s'éteignent et se rallument sans cesse
ces tablettes de sang, se rallumant et s'éteignant,
mes mains dans ce fétiche anatomique glissent
le long de nerfs crâniens, cordes vers le cœur,
enrobée (dans le tissu de graisse) l'aorte, arrivée et
écoulement : deux cous de cygnes –
lys blancs fermés, suspendues
mes mains devant le cadavre intérieur,
il y en a un qui demande si je vis et comment?
je sors le cœur, deux lys
pulsants : il y en a un qui demande, comment je
continue, je vis avec dans les doigts
l'oiseau de cœur frémissant de ce,
maintenant, mort mortellement mort ?

autopilot III

1. schlaf. autopilotenwahn aus
schleudernder saftpresse gedrückt,
unten eine spur, gesicht gelöscht am asphalt,
da hat's wieder einen überm boden geschleift,
sofort aufschnitt, nieren 2-fach, herz 1-fach
ausgelöst, eine saubere auf jeden fall eine
klinisch reine hirnherz
frage und todlösung

2. endlich ein derrannter, ein losgetretener,
wie stein, motormenschenfahrer aufkrepeln
der handschuhe, scharf schneiden, neu pflanzen,
eine verbindung auf ein los,
unter aufbietung aller verfügbaren
kräfte, aller nadel- und schwertreserven,
im herzschlaggebiet erfolgreich durchmarschiert

3. schlaf. zitternder körper, doch
cardiogramm schon im normalgebiet,
alles angegangen, ausschlachtbody
müllrestsparsam, sorgen Sie sich nicht,
ein durchschlagender sukzeß, klingelt
der weiße mund, wie die taschen gebeult.

pilote automatique III

1. sommeil. folie de pilote automatique extirpée
d'un presse-fruits centrifugeant,
en-dessous un trace, visage effacé sur l'asphalte,
en voilà un autre qui a été écrasé,
à saucissonner tout de suite, reins 2 fois, cœur 1 fois
détachés, propre en tout cas et cliniquement
pur l'examen cerveau cœur
et la solution mortelle

2. enfin un écrabouillé, un détaché,
comme une pierre, chauffeur d'homme-moteur, retrousser
les gants, couper dans le vif, replanter,
raccordement à un partez,
avec mobilisation de toutes les forces
disponibles, toutes les réserves d'aiguilles et d'épées,
traversé avec succès le territoire des battements du cœur

3. sommeil. corps tremblant, mais
cardiogramme déjà en territoire normal,
tout a pris, body en pièces
chiches les déchets, ne vous faites pas de bile,
un succès percutant, tintinnabule
la bouche blanche, bosselée comme les poches.

pflanzstätte (autopilot IV)

zitternder körper, verpflanzungsgebiet – im
zitternden körper, meinem, schlägt dieses herz,
fremdgänger, als ich am grab stehe (auslöser),
zitternd über dem toten, über den erdpflanzen
(angegangen), ein losgelöstes augenflattern,
so heftig flimmern diese herzwände
erkennen den ort wieder (ein segen die
moderne medizin), unten das bodyasyl,
armenhaus, erkennen sie wieder, davon
hat keiner gesprochen, von diesen verkettungen,
diesem herzreden, nadelspitzer elektrostorm,
in meiner brust (pflanzstätte) angekommen
ein toter, die grablege reicht was
hinüber ein klammern reicht aus dem grab
ein restleben (rhythmus Erinnerung), nichts meßbares,
diese plötzliche geschwindigkeitsneigung, meine,
mir einflüsternder dämon, dolmetsch
eines anderen lebens, haltlos, kammernzuckend
als ich weine an diesem grab
da werde ich (herzmade) zum langsam
zernagten, von innen,
wirt eines toten.

aire de plantation (pilote automatique IV)

corps tremblant, territoire de transplantation – dans
le corps tremblant, le mien, bat ce cœur,
adultérin, quand je me trouve devant la tombe (déclencheur).
tremblant au-dessus du mort, au-dessus des plantes
(remises en marche), voltigement d'yeux détachés,
si virulent le frémissement des parois de ce cœur
reconnaissent le lieu (une bénédiction la
médecine moderne), en-dessous l'asile des corps,
hospice des pauvres, le reconnaissent, de cela
personne n'a parlé, de ces enchaînements,
ce babil de cœur, tempête électrique de pointe d'aiguille,
dans ma poitrine (aire de plantation) remis en marche
un mort, dans sa tombe, passe quelque chose
de l'autre côté, un cramponnement passe de la tombe
ce qui reste de vie (souvenir du rythme), rien de mesurable,
cette inclinaison soudaine de la vitesse, la mienne,
démon qui chuchote, interprète d'une autre vie,
sans retenue, parois qui se contractent,
quand je pleure devant cette tombe
voilà je suis (asticot de cœur) lentement
rongée, de l'intérieur,
l'hôte d'un mort.

als der hund starb, kaufte sie sich ein neues kleid

kleines stück meer vorm haus die möwen durchs
bild : oben, und noch eine, exakt die durchsichtigen
federn : der schwanz gefächert und der dom *transluzent*
die kleider bei marimekko, die blumen, gedruckt. es treibe

ihr hund nun auf die ostsee hinaus. sie wolle nun
wohl eine der spritzen lassen in dem fast bauchlosen
fell. wozu die hündin sich legen mußte. blind doch zahm.
andere gehen fort, weil man selbst verändert riecht. nach

krankheit, die keiner sieht, und der angst in den adern.
vor jahren hatte man sie gecoilt. die blumen auf dem kleid
sind groß, rotorange, auf der tasche auch. ensemble. zusammen
meine liebe, sein. seither mag jeder augenblick schrumpfen
[oder

explodieren. das weiche bündel zu füßen das sie jeden abend
mitnahm in seinen schlaf so daß auch sie ruhiger träumte
tief. draußen das große stück meer, die möwen
immer hungrig, in spiralen, eine um die andere, weiß.

quand le chien mourut, elle s'acheta une nouvelle robe

petit morceau de mer devant la maison mouettes qui traversent
le tableau : là-haut, et encore une, exactes les plumes
transparentes : la queue en éventail et translucide le dôme
les vêtements de chez marimekko, les fleurs, imprimées. il
[dériverait

maintenant son chien dans la baltique vers le large. elle
[voudrait bien
à présent laisser une des seringues dans la toison presque sans
ventre. ce pourquoi il faudrait que la chienne se couche. aveugle
[mais sage.
d'autres s'en vont, parce qu'on a soi-même une autre odeur. de

maladie que personne ne voit, et de peur dans les veines. il y a
des années on lui avait mis une spirale dans le cerveau. les fleurs
sur la robe sont grandes, rouge orange, sur le sac à main aussi.
[ensemble.
ma chère, réunis. depuis chaque instant pourrait rapetisser ou

exploser. le doux paquet à ses pieds que chaque soir elle
emportait dans son sommeil afin qu'elle aussi ait des rêves calmes
et profonds. dehors le grand morceau de mer, les mouettes
affamées toujours, en spirales, l'une autour de l'autre, blanches.

revontulet*

mille kilomètres plus au nord comme quoi
roses
lignes sinueuses qui serpentent dans le ciel
rouge foncé
gris bleu, ciel et lumières qui dansent montagne à
l'horizon
passent des essaims de corneilles ou est-ce
autre
chose des barques s'éloignent et crient et le ciel
devient
de plus en plus sombre plus clair toujours plus bas plus haut à la
fois
nous avons 16 ans et sommes étonnés ici c'est le
nord
boreas corona coiffe-toi de la bouteille
lâche-
là voici le nord ici on ne reste pas assis
dehors
mais dans le sable dans les mousses et
on essore
les coussins s'ils sont restés dehors la nuit s'il sont été
oubliés
il y avait dehors grimpante et montante
la mer
ce qui suffit grimpe dans le dos où allons-
nous
dis « ciel » dis proximité nous avons 16 ans nous nous
sommes rencontrés
dans la cuisine ça allait bien ça n'allait guère nous les
grands

et dehors n'était assis personne il y en avait un nous attendant
 il
 était encore petit une grenouille plate avec l'œil sur le
 côté
 l'œil qui nous suivait corona boreae prends le
 serpent
 prends «ciel» dis qui tu es parce que tu as été
 barques
 qui plongent tours qui brillent donne-moi du nord si
 rapide
 si lente la lumière qui nous lance comme une corde et
 essaims
 de corneilles appellent dans la forêt et avec les odeurs elles
 s'élèvent
 ainsi est l'eau le soir, bouchon, couronne
 lumen
 lumen
 lui, ici

* revontulet est le mot finnois pour la lumière du nord,
 signifie littéralement « feu du renard »



jemand gab mir feuer
das ich gar nicht wollte
was sollte ich damit
(mitten in der nacht)
und ich rannte herum
in den autos saßen menschen
ihr atem beschlug die scheiben
die autos standen am straßenrand
und ich rannte um es
wieder auszublasen das feuer
bis ich einen schwarzen lichtschafter fand
in einem hotel am bahnhof
eine lampe schwankte um ihren arm
ein vogel pfiff (nacht) und das feuer
knisterte hinten (oder war es nah)
im umspannwerk ich hatte es doch
gelöscht im takt zzzt zzzt zzzt knisterte
mein limbisches hirn
eine entwicklerwanne das dumme ding
und der vogel schrie sein zzzt zzzt zzzt in die nacht
wo das feuer manchmal sich
kleine vögel briet es
roch überall die anderen
sagten dass das der frühling sei
das feuer spielte blitz
und war ein baum
dabei wurde es lose (mein hirn) und
ein hotel mit schwarzem lichtschafter



quelqu'un m'a donné du feu
mais je n'en voulais pas
qu'est-ce que j'en ferais
(au milieu de la nuit)
et j'ai couru dans tous les sens
dans les voitures il y avait des gens
leur haleine embuait les vitres
les voitures se trouvaient au bord de la route
et j'ai couru pour
l'éteindre le feu
jusqu'à ce que je trouve un interrupteur noir
dans un hôtel près de la gare
une lampe se balançait sous son bras
un oiseau sifflait (nuit) et le feu
crépitait derrière (ou était-ce tout près)
dans le transformateur mais je l'avais déjà
éteint en cadence zzzt zttt zzzt crépitait
mon cerveau limbique
un bain de développement cette chose idiote
et l'oiseau qui lançait son zzzt zttt zzzt dans la nuit
où le feu grillait parfois
de petits oiseaux ça
sentait partout les autres
ont dit que c'était ça le printemps
le feu jouait à l'éclair
et était un arbre
ce faisant il s'est relâché (mon cerveau) et
puis est devenu un hôtel avec un interrupteur noir

als ich
darauf drückte machte es pscht und tscht und
dann immer heller zzzt zzzt zzzt
sprang vom hirn in den bauch
der kleine vogel briet
jetzt roch ich auch
dass es (doch) der frühling war.

Leipzig, März 2000

lorsque j'ai
appuyé dessus ça a fait pchitt et tchitt et
puis de plus en plus clair zzzt zttt zzzt
a bondi du cerveau dans le ventre
le petit oiseau était grillé
à présent moi aussi j'ai senti
qu'il était (bien) là le printemps.

Leipzig, mars 2000

kontaktlinsen

es war so : hell
die augen trânten ich stolperte
die bäuche überall reader's digest
im wartezimmer schrillendes : *optometrist* und
augapfelhaut gelb geädert die tapete die wand
tappte, ich, durchs dunkel zwischen bad und bett
brannte, ich, ja doch, „noch ungeküsst“
sie vergaßen mir zu erklären daß die dinger
verrutschen zwischen glaskörper und lid
tastend, tränend
mit fingern, weit aufriss, ich vorm spiegel
die linse dieses kleine grüne boot
mit all ihren bildern schon durch mein gehirn gleiten
sah –

puhlte sie raus
setzte sie auf die fingerkuppe
und saugte die bilder von ihr

lentilles de contact

ça s'est passé ainsi : clairs
les yeux en larmes j'ai trébuché
des ventres partout reader's digest
dans la salle d'attente une stridence : optométriste et
peau de globe oculaire jaune veinée la tapisserie la paroi
avançant à tâtons, moi, à travers l'obscurité entre bain et lit
brûlais, moi, oui moi, « pas embrassée encore »
ils ont oublié de m'expliquer que ces machins
glissent entre le corps vitré et la paupière
à l'aveuglette, en larmes
avec les doigts, yeux grand ouverts, moi devant le miroir
la lentille cette petite barque verte
avec toutes ses images déjà glissant à travers mon cerveau
l'ai vue –

l'ai écoscée
mise sur le bout du doigt
et en ai sucé les images

glasbau, die schenkel

glasbaustein, etwas ansehen
 gehen, im bad, rubbeln, abziehen
 etwas lebendiges ansehen gehen
 in anderen sprachen, im bad :
 wachs an den beinen, bienenbänder,
 wie wesen? ein ratsch –
 brennendes bein. die einzelnen
 haare, krumme fühler
 am band (was für musik
 wäre das mit den
 kleinen wurzeln und k
 noten in alle richtungen
 gedreht?)

doch jetzt, abgezogen,
 im siphon, in der schwemme,
 wesen, stumm. mücken
 des verschlungenen
 (nichts) : knoten, wie
werden + sein. glasbau,
 die schenkel, endlich
 gespreizt. *werden.* nicht
 nackt, nicht gedrungen.
 jemanden mögen. mücke
 und spinne am blühenden
 glas, das eine nackte,
 das eine behaarte
 bein. jäger und
 beute. ich mag
 dich sehr.
 etwas
 sein.

structure de verre, les cuisses

brique de verre, aller voir
un peu, dans le bain, frotter, arracher
aller voir quelque chose de vivant
dans d'autres langues, dans le bain,
cire aux jambes, rubans d'abeilles,
comme des êtres ? un tchac –
jambe brûlante, un à un
les poils, tentacules crochus
sur le ruban, (quelle musique
ce serait avec les
petites racines et nœuds
toniques tournés vers toutes les
directions ?)

mais maintenant, arrachés,
dans le siphon, emportés,
des êtres, muets, mouches
du (rien) englouti :
nœuds comme
devenir + *être*, structure de verre,
les cuisses, finalement
écartées. *devenir*. pas
nues. pas trapues.
aimer quelqu'un. mouche
et araignée sur le verre
fleurissant. les jambes,
l'une nue, l'autre
poilue. chasseur
et proie. je t'aime
beaucoup.
être
peu
de chose.

frühsprachen

die wiesen wären rot, die zungen grün
grün das blut, die bäume rot
gesichter vor freude grün,
rot bei übelkeit, rot
der schimmel wie die wiesen,
geriffelte schlünde grün,
kupferspanrot die ampeln,
wenn wir führen, rot
die wiesen, der schleim.
laufschriftbänder grün,
wie früher die wiesen,
die rot wären,
wie früher
die zungen und gaumen
wären deine grünen augen
rot, ich rutschte hindurch,
fingernägel wüchsen grün
wie blut, grün
die farbe des zorns, grün
bedeutete „herz“, unser schleim
wäre rot, rot
wie hinter den ohren,
glühwürmchen leuchteten grün
adern unter der haut,
die grüne lippen berührten,
brennesseln wären rot,
wie die bereitschaftslichter
der geräte, die grün wären, da die
wiesen rot wären, als wären sie
zungen gewesen, und der himmel
wäre noch immer blau,
wir gingen aufrecht,
du wärest hier.

langues précoces

les prés seraient rouges, les langues vertes
vert le sang, les arbres rouges
visages verts de joie,
rouges en cas de nausée,
rouge la moisissure comme les prés,
verts les gouffres striés
rouge limaille de cuivre les feux de signalisation,
quand nous passerions, rouges
les prés, la bave.
les enseignes lumineuses, vertes,
comme jadis les prés,
qui seraient rouges,
comme jadis
les langues et les palais
verts seraient tes yeux
rouges, je glisserais à travers,
des ongles pousseraient verts
comme le sang, vert
la couleur de la colère, verte
signifierait « cœur », notre bave
serait rouge, rouge
comme verte la honte,
les lucioles brilleraient vertes
veines sous la peau
que toucheraient des lèvres vertes,
les orties seraient rouges
comme les lampes témoin
des appareils, qui seraient verts, puisque les
prés seraient rouges, comme s'ils avaient
été des langues, et le ciel
resterait encore bleu
nous marcherions debout,
tu serais ici.

bahn übern bogen (savignyplatz, berlin)

blinkt
bar & busen
blinkt
buntgestreifte domina
stellt sich
auf,
auf: die

straßen ohne regung, rollen
lippen, lecken, rollen
schwarze strümpfe über
hüften, lippen

warten ohne regung : straßen,
lecken krusten ganz
im strumpf semipermeabel
schwarze linien

blinkt,
was ein gesicht
war zwei brüste,
blinkt bar &
code: sie

wechselt das standbein
stumm gleiten passanten
die blicke ab rattert
bahn übern bogen

train au-dessus de l'arche (savignyplatz, berlin)

clignote
bar & seins
clignote
domina bigarrée
debout
dessus
dessus : les

rues sans mouvement, roulent
lèvres, lèchent, roulent
bas noirs jusqu'aux
hanches, lèvres

attendent sans mouvement : rues,
lèchent les croûtes au fond
du bas mi-perméable
lignes noires

clignote
ce qu'un visage
fut deux seins,
clignote bar &
code : elle

change de jambe d'appui
passants glissent muets
regards au sol pétarade
le train au-dessus de l'arche

polster, plüsch nebenan
café hegel, happy hour
schnippt der kellner
reich wie runter,

lallt verirrter GI
von glimpses & glucks,
sie den stiefel
hoch die hüfte

vor: die
taxifahrer reden ost,
was fakt ist ist fakt,
take-away an der ecke

riecht wie nasses papier
pope mit geschlossenen augen
steht sich, madonnenbereich,
beine in den bauch

rattert bahn übern bogen,
handschuh, glatt, weiß, zeigt
kahle büsche voller kameras
schwanken klicken los

richtung
kant-straße
rollt
der kindische geist von
professor savigny

leise kichernd dass
er et

coussins, peluches à côté
café hegel, happy hour
claque des doigts le serveur
riches et au bout du rouleau,

babils de GI égaré
œillades & glouglous,
elle, la botte
haute la cuisse

devant : des
chauffeurs de taxis parlent Est,
was fakt ist ist fakt,
take-away à l'angle

odeur de papier mouillé
pope aux yeux fermés
debout, domaine de madones,
faisant le pied de grue

pétarade le train au-dessus de l'arche,
gant, lisse, blanc, montre
arbustes nus pleins de caméras
chanceler déclencher ça y est

direction
kant-straße
il roule
l'esprit enfantin du
professeur savigny

gloussant tout bas qu'il
a ou-

-was verg-
essen hat

hunger was
geschichte war
scharfe eß-bahnen
(& wie er da lacht)

blinkt
vom pappteller
in seiner hand
unleserlich
blinkt
ein chinesisches
zeichen

für m.s.

blié quel-
que chose

faim ce qui
fut histoire
trains pimentés repas-
sent
(& comme il rit celui-là)

clignote
depuis l'assiette en carton
dans sa main
illisible
clignote
un symbole
chinois

pour m.s.



meine lieben alpen, da sind sie ja
die täler, da sinken sie ja, seen
bilden sich, und was kommt aus den wolken,
etwa wir?

andre rasen auch dahin, der horizont
kippt über den flügel, als wir drehen
im licht, eine fliege, über glitzerndem fleisch

so leuchten die hänge, grate und
schluchten, seltsam parallel, riesig,
steinern, die kabel eines ichs

(das aus dem meer ?) sich faltete, eifer
süchtig, seither als sonic hedgehog in unseren
zellkernen rast ? ach, wir darüber,

trudeln dahin. alle 100 jahre
stürzt einer in das steinerne ohr,
jede nanosekunde will die

zelle zu ihrem kern.
doch kern schweigt
kern schneidet stück

telomer ab, so altern
wir, so teilt er sich mit meine
lieben alpen, da sind sie ja weg



mes chères alpes, ah les voilà
le vallées, ah voilà qu'elles sombrent, des lacs
se forment, et qu'est-ce qui vient des nuages,
nous peut-être ?

d'autres s'y précipitent également, l'horizon
bascule sur l'aile, quand nous tournoyons
dans la lumière, une mouche, sur chair luisante

ainsi brillent les versants, arêtes et
ravins, étrangement parallèles, gigantesques,
en pierre, les câbles d'un je

(celui venant de la mer ?) s'est plié, accro
à la jalousie, fonce depuis en gène sonic hedgehog
dans les noyaux de nos cellules ? hélas, nous dessus,

y faisons la vrille, tous les 100 ans
il y en a une qui s'écrase dans l'oreille de pierre,
à chaque nano-seconde la

cellule veut mais noyau se tait
noyau tranche morceau

de télomère, ainsi vieillissons
nous, ainsi communique-t-il mes
chères alpes, ah les voilà parties

unten am see blinken
die madonnen pvc-geschäumt,
ihre gummiäste winden unermüdlich

die araukarien ins elektrische licht.

cardenabbia, september 1999

là-bas près du lac scintillent
les madones écumées de pvc
leurs branches de caoutchouc hissent inlassablement

les aurocarias vers la lumière électrique

cardenabbia, septembre 1999

Coups

de cœur

168 : Tom Nisse

176 : Tal Nitzan

182 : Antoine Wauters

188 : Zoë Skoulding

194 : Jean Krier

Tom Nisse

Tom Nisse est né en 1973 au Luxembourg. Il vit à Bruxelles. Publie depuis 1998 des articles, des poèmes et des fictions dans des ouvrages collectifs et des revues. Il participe fréquemment à des lectures et des performances poétiques et en organise, ainsi que des expositions d'art contemporain. Il collabore avec des artistes de toutes les disciplines. Dernier livre paru : *Les yeux usés*, Éditions Le Fram, Liège, 2010.



Murmurer ceci

Jeune fils un conseil
ne t'agenouille plus
plus jamais juste un

conseil les tombes
sont trop pleines et
les amputations trop

récentes tu vois
plus de place même
pour le poème ici

et nous obsédés
par le ciel nous seuls
qui restons nous voilà

la route vers la mer
route aux augures
de nuages fins sels

encombrée de barrages
qui signifient la fin
d'un âge fins sels seuls

et aussi l'autre route
qui mène vers l'est
embarrassée de rancunes

rancunes historiques
qui ont des protagonistes
qui ont tout oublié

toute l'histoire oubliée
sur toutes les routes
de l'âge du continent

donc jeune fils écoute
ne t'agenouille plus jamais
éparpille plutôt et pille

fins sels nuages et corps
qui restent qui murmurent
tout ceci à voix complète.

in memoriam José Ensch

Épitaphe

Mourir en sifflotant
une petite chanson païenne.
Mourir en se souvenant
du dernier loup des Ardennes.

Mourir en insultant
la mort que rien ne freine.
Mourir en remerciant
la lune quand elle est pleine.

*Poèmes extraits de « Les yeux usés »
avec l'aimable autorisation des éditions Le Fram.*

Bus de nuit, Berlin-Bruxelles

Trois bières tièdes tout au fond
de cette canicule motorisée qui
se démène au milieu du miracle industrie
quasi carcéral dans la plate architecture
Allemagne restez cool les profits restez
et que signifie maintenant cette pluie
se souvenir du séjour quitté tout juste
de l'Académie des Epidémies à l'Académie
des Arts il n'y avait qu'un saut et
quelques mesures de 2 euros 10 ensuite
une amende de 40 puis les poètes
se dispersant pour les retrouvailles
la pluie et la nuit continuent autour
du moteur pas de Sancho Panza
pour commenter les éoliennes grises
parmi les passagers je retourne
pour parachever les yeux fatigués
dans les pages de Björn Kuhligk
c'est indispensable qu'est-ce qu'ils ont étudié mon
dieu consciencieusement les éclairages nocturnes
des centrales nucléaires sur ces terres usées.

(Inédit)

Un carton

Toutefois l'existence serait un don
aux filigranes qui la dépassent
avec un regard emplissant le soir
il s'agit peut-être d'une gorgée
une gorgée de poème amer ou
du rêve d'un merle dans tes cils
pour contrecarrer l'appel du trottoir
où tu transportes un carton rempli
de pain de livres biscuits et sel
et bien sûr d'un peu de pluie aussi
alentour la ville avale son hystérie
et la distance est chose acceptable
et tu transportes un manteau rempli
de toi et de tes naissances quotidiennes
qui camouflent encore leur dernier mot.

(Inédit)

Tal Nitzan

Poétesse et traductrice israélienne, Tal Nitzan a publié à ce jour quatre recueils de poèmes, *Domestica* (2002), *Soirée Ordinaire* (2006) *Café Soleil Bleu* (2007) et *La Première qui oublie* (2009). Parmi ses traductions de l'espagnol et de l'anglais : des poèmes de Cervantes, Lorca, Neruda et Borges, ainsi que des œuvres en prose de García Márquez, Vargas Llosa, Toni Morrison et Ian McEwan. Tal Nitzan est l'éditrice de l'anthologie *With an Iron Pen: Hebrew Protest Poetry 1984-2004*, poèmes israéliens contre l'occupation des territoires palestiniens, paru en 2009 à la State University of New York Press.

Elle a remporté de nombreux prix, dont le Prix de traduction du Ministère de la Culture (1995, 2005), les Prix du Ministère de la Culture récompensant un jeune poète (2001) et une première œuvre (2002), ainsi que le Prix de la Société des artistes et écrivains récompensant une œuvre poétique remise anonymement (2007).



Arraché

A la nuit il vient vers moi,
le garçon de l'autobus calciné.
Arraché, il m'est arraché,
comme lui sont arrachées ses mains et ses jambes,
et je suis sa mère.
Un mot bref
 mère,
peut-être arrêté dans sa bouche
quand le feu l'avala.
Toute la nuit j'essaie de le ramener
à son enfance qui trouvait
consolation dans mes baisers
de tous ses bleus, de toutes ses meurtrissures.
Au matin l'oiseau radio
vole d'une voiture à ma fenêtre
criant vengeance :
ils ont tiré ou pas,
un obus ou non,
sur la cuisine ou sur la chambre à coucher,
troisième génération ou quatrième,
deux enfants (enfin qu'est-ce qu'ils faisaient là-bas)
ou juste une femme enceinte,
un vieil homme sourd ou un conquérant aveugle -
lève-toi, passe donc
de cauchemar en cauchemar.

Discret

Rien de plus discret
que les coups infligés à d'autres ;
rien ne menace moins
la paix d'une âme repue.
La défaite dans leurs yeux est muette
leurs bras
pendent immobiles.

Quel agréable silence

excepté un son grêle et perçant,
qui dérange surtout le matin,
mais se laisse facilement étouffer
par le bruissement apaisant des pages des journaux.

Avant d'être enterrés dans les ruines,
ils disparaîtront dans le supplément spectacles,
la tasse de café pleine à demi,
la porte qui claque

dans notre foyer
inébranlable.

Traduit de l'hébreu par Colette Salem

« Croire que nous deviendrons amour ... »

Croire que nous deviendrons amour
c'est croire qu'un mouchoir se transforme en lapin.
Ainsi, je croirai en ton corps.
Pourquoi ta peau est-elle si douce, mon amour ?

Pourquoi tes cheveux sont-ils si longs et lointains ?
Plus forte que ma faim de toi est ma passion
d'être toi : trancher le monde
d'une lame de beauté.

Tous les instruments d'orientation entre nous – le téléphone,
l'ordinateur, la voiture – s'effondrent, l'un après l'autre.
Les lampes éclatent.
Ce n'est pas l'obscurité que nous convoitions.

Trois jours ont passé
et ton visage est déjà fictif,
il s'efface comme l'encre
sur une vieille lettre de non-amour.

Traduit de l'hébreu par Isabelle Dotan

Soirée ordinaire

Nos repas du soir sont légers et
pris de bonne heure.
Aujourd'hui, laitue rouge et roquette à la vinaigrette,
asperges à la moutarde, poires brunes
et un morceau de brie. Peut-être un Merlot de la cave.
Tu laveras, j'essuierai, on éteindra tout
sauf la petite lumière à l'entrée.
Je te passerai la veste de velours côtelé,
tu poseras le foulard de lin sur mon épaule.
L'automne est doux cette année, mais un vent froid
monte de la rivière le soir.
L'obscurité est fraîche et parfumée
sous les deux citronniers du jardin
mais dans la rue, la lumière est bleue et vive
et la nuit ne tombera pas avant dix heures.
Sacha la chatte sautera sur le muret
pour une dernière caresse. Pascal nous devancera en courant,
boitant comme une ombre bouclée
jusqu'à l'avenue des marronniers, limite de sa bravoure
où il nous quittera en aboyant.
La mousse brille d'un vert singulier
sur le vieux pont au bout de l'avenue,
nos pieds accoutumés aux pierres grises de la place,
la table orientée vers le scintillement des
réverbères éclairant déjà la muraille et les tourelles.
Une tisane à la verveine pour moi, un petit verre d'anisette
pour toi et pour Georges, le plaisir du silence à trois.
Avant de revenir au comptoir

il laissera sur la table, comme en cachette,
les deux petits péchés qui ne passeront pas
le seuil de notre porte : une cigarette pour nous deux,
tirée de la poche de son tablier immaculé,
et le journal du soir. A la page du milieu
encore une chronique de l'atrocité du monde.
On oscillera tristement de la tête, stupéfiés par la folie de
vengeance,
par la fureur de destruction au Proche-Orient* .
Il arrive qu'une photo me donne des frissons.
Tu fermeras le journal, me caresseras la main
et me rappelleras : loin. Loin.
Demain c'est dimanche, les roses
ont poussé, sauvages, il faut les tailler, puis le marché de
midi,
des œufs brunâtres, des pommes,
et n'oublions pas les glaïeuls et le savon à la lavande.
Sur le chemin du retour, le bleu tourne au violet.
Les deux livres patientent au chevet du lit,
et jusqu'à demain, patienteront sur la terrasse, le sécateur,
tes gants en plastique jaune, les miens bleu ciel,
le chapeau en paille, déchiré, fidèle.

*en français dans l'original.

Traduit de l'hébreu par Isabelle Dotan

Traduction publiée dans : *Chacune a un nom, Femmes poètes et artistes d'Israël*, anthologie établie par Ester Orner, Paris : Editions Caractères, mars 2008.

Antoine Wauters

Antoine Wauters est né en 1981 à Liège où il vit travaille actuellement. Coéditeur avec David Besschops et Ben Arès de la revue *Langue vive*, il a été récompensé en 2008 par le Prix Emile Polak de l'Académie de langue et littérature française de Belgique pour *Debout sur la langue* paru aux éditions Maelström. Vient de paraître aux éditions Cheyne *Ali si on veut*, coécrit avec Ben Arès.

Les textes inédits de *Sylvia* sont nés à un carrefour de la vie : venant de perdre ses deux grands-pères, Antoine Wauters apprend qu'il sera père. Réconfort et apaisement lui viennent alors de la relecture d'une œuvre qu'il a l'impression de découvrir enfin : Sylvia Plath.



Maintenant que vous êtes nus, feu au feu, en la cendre la cendre, tu me viens par grâce, Sylvia. Arquée comme petite. Et tout ce que tu parviens à saisir de moi, en moi, ou à toucher entre les points jamais comblés du corps, et que tu entends et qui s'écrit ou même s'essouffle, considère-le comme la plus mince parcelle encore, mon bruissement, la poussière.

Maintenant je ne peux pas bouger, ni la jambe, ni supporter ce qui a pris place de souffle, toute lumière utile à vos vies. Qui a pris, ou par le feu a rejoint la zone grise, ton ventre, Armand, creusé et composté sous le prunus, ton ventre, Charles, mort et mis à brûler parmi les restes. Mais maintenir vos yeux, comme clarté pure ou diffuse joie, en les miens grands ouverts, je dois.

Poussière sur vous poussière, bol pour vos dentiers seuls, pour vos veuves. Vous maintenant comme clarté, simple alliance, et chaudement. À la cave de l'un, à la cave de l'autre à lécher vos restes, la craie, la plume pour écrire qui me peut blesser, mais blessant me guérir. Et vous humant, en l'étable *enfant de l'étable*, au petit torse près de vos mères, chassant dans ma voix les éclats de vous rendus au blanc. Au lait intact.

Maintenant l'un et l'autre, toi et toi, égaux, rendus au minéral et à la forme simple d'un trou à l'ossuaire. Tranchée comme du cimetière où vous tombez, où vous restez, par la pierre, en la joie de la pierre.

Avec le lait, la bave, la boue de consolation - ce qui parle -, tu me viens par *Ariel*, Sylvia. Ou par, en l'espace de ma vie sans vous et à fleur de tes mots, par ça que tu plantes, tu déverses, tu jettes de toi en ma bouche - tes gouffres, ton histoire de souffrance depuis petite fille seule. *Ariel* comme écho à cela, comme voix née en la mienne, d'une souffrance plus grande que souffrance. Et je devais, Sylvia, ta langue l'engloutir.

Zoë Skoulding

Zoë Skoulding (1967) vit à Bangor, Pays de Galles. Son tout dernier livre, *Remains of a Future City* (Restes d'une ville future) a été publié par l'éditeur Seren en 2008, après *The Mirror Trade* (Le commerce du miroir), sorti, lui, en 2004. Parmi ses collaborations : *Dark Wires* (Câbles noirs), avec Ian Davidson (West House Books, 2007) et *From Here* (D'ici), avec l'artiste visuelle Simonetta Moro (Dusie, 2008). Skoulding est docteur Phd en Ecriture créative et travaille à l'Université de Bangor dans un projet de recherche sur la poésie et l'espace urbain. Elle a été partie prenante de bien des projets mêlant poésie, cinéma et musique et elle est membre du groupe de musique Parking Non-Stop dont l'album *Species Corridor* est sorti chez Klangbad en 2008. Depuis 2008 elle est l'éditrice de la revue de poésie internationale *Poetry Wales*.



Reconstruction

Ces jours-ci on oublie comment les briques
ont été empilées de nouveau partout,
leurs bords juste là où ils étaient avant
comme si rien ne s'était passé.

Comme si rien ne s'était passé
elles soutiennent les devantures des magasins, les briques
sous stuc et peinture de nouveau
formant une surface comme avant
les mots sont tombés.

Les mots sont tombés
et personne n'a su ce qui est arrivé
aux endroits où les briques
n'étaient pas les bords. Les reconstruire
signifiait empiler les briques comme avant,
afin que rien ne puisse jamais être différent.

Mais c'est différent
et on l'oublie, en regardant la rue
en bas où s'il se faisait qu'on n'en sait rien
on ne verrait pas où de nouvelles briques
sont cimentées aux vieilles. Les murs sont de nouveau là
mais l'air entre eux a changé avant
il pourrait être scellé à l'intérieur d'un souvenir,

car si l'on construit autour d'un souvenir
les mots viennent d'abord, et ensuite les murs. Ce n'est pas
[différent
de ce que c'était, le plâtre est devenu lisse
sur l'intervalle de ce qui ne pourrait jamais être arrivé.
Le ciel s'embrase sur un contour de briques.
On ouvre la fenêtre à bout de mots. On la ferme. De nouveau
la chambre déplace un autre souffle de ce qu'elle était avant
indépendamment de ce qu'on oublie ces jours-ci.

Labyrinthe

D'une bouche qui s'ouvre en pierre
s'élève le léger frisson de la voie à suivre,
la route réécrite comme des pieds
qui suivent des pieds qui suivent des pieds ;

Sous les arcades des langues
qui s'emmêlent dans les feuilles ;

à travers les volutes d'une oreille et dans
les passages instables de la pression qui construisent
et réduisent
au-dessous de la ville

comme des pensées changeantes qui suivent à la trace la parole
ou des plis d'air qui se bouclent en crochet
eux-mêmes ensemble
tombant en morceaux

quelque soit le chemin à travers la zone échogène ;

ton oreille suivant ces lignes suit
mes doigts comme mes pieds suivent

au fond de tes veines
la basse fréquence du sang.

Même s'il fait trop sombre maintenant
pour que tu me voies,
je suis assez près pour sentir ton souffle
ici, sur cette main.

Montagnes de Preseli avec plan des rues de Bruxelles

Jusqu'à Europalaan sous l'étendue
bleue du ciel pieds nus dans la mousse spongieuse
j'ai besoin d'une carte qui me dise où je ne suis
pas le long de l'avenue Stalingrad
 le piaillage d'un pipit farlouse

frôlant

 la rue de l'Empereur
touche d'un pas léger les rues les traces des moutons
 entre le cri de l'oiseau et l'écho du bêlement
une rue se plie à travers deux langues ici et là

Les traces de roues dans l'herbe écrasée
pourraient conduire quelque part
un petit bar ouvert et dormant

ou rien que du vent

 et les poneys tournoyant hors de la vue
par-dessus Kolonienstraat rue de la Loi

au Rond-point une balle de fil
puis au-dessus d'une clôture et dans les branches blanches et
sèches
les vols des crécerelles
 du quartier européen

dans le vertige du pouvoir des herbes desséchées
s'émiettent
 où les campagnols courent sans noms

dans une maille d'odeur de corps
qui écrit la terre avec du mouvement
comme une carte ayant la taille d'elle-même

Poèmes traduits de l'anglais par Jean Portante

Jean Krier

Jean Krier, geboren 1949. Lebt und arbeitet in Luxemburg.
Veröffentlichungen in Anthologien und Zeitschriften.
Letzter Lyrikband: ‚Herzens/Lust/Spiele‘, poetenladen,
Leipzig. Adelbert-von-Chamisso Preis 2011.



„Alles ist in den besten Anfängen“, Kafka, letzter Brief

Den Toten kündigen, denn nun alles quillt.
Ein Blatt wär schon zuviel. Es ist hohe Zeit.
In jedem Baum enorm das Meer, in
Wohnungen Wölfe, die Vögel Feder
u Flug verlieren. Schlachten u schlucken, schlimm
im Hals der letzte Bissen u nachts die Axt
im Schädel, wachen, weinen. Wie da
denken an nichts, wo das Herz ein Spiel alt?
So Leben, alles Lieb. Aber Baum heißt Baum
u immer gibt es etwas zu tun. Und Brot
u Wein, die Katzen zart. Dass immer
bleibe es so an das Meer genagelt.

Räume Keller u Speicher

der Augenblick nur kurz, einen halben Vers lang nur
u dann raus aus dem Kopf mit dem ganzen Gerümpel:
Fall u Fälle in uralte Schmerzensspalten, wo Möbel
in verstaubten Räumen, von ferne Meer, sicher hinter
der Reling ein Abend voll Musik. Diese Ergriffenheit,
mein Gott, geschichteter Schorf. So Vater u Mutter,
die Träume u Tränen ... am Nebentisch flüsternd
ein Paar, blicke in Blicke: mais c'est maintenant que
je t'aime. Haut u Haar, Zahn um Zahn. Es ist so einfach,
den Hund hervorzulocken. Oh, kehrte Ruhe doch ein
im limbischen System. Nur über den Barrelpreis noch
Erregung, denn die Fahrpläne stimmen nicht mehr. Hohn
u Gelächter über die Post. Die Katze noch mal streicheln
u ab. Hals u Bein. Langsam kommt man in Form.

Den blassen Schimmer

Aber dann begann plötzlich das Telefon wieder zu läuten, das Garagentor öffnete sich mit dem bekannten Geräusch u Einkaufstüten mussten aus dem Wagen in die Küche getragen werden. Und auf all dem lag ein kalter Glanz wie von alten Plakaten – da warst du auch schon eingeschlafen u aufgeblüht unter Träumen, während ich immer noch aus dem Fenster schaute, an Schinken u Bier dachte u wartete. Und so treiben wir zwischen uns hin u her, wie Buchstaben in einem Bild. Ich bin doch nur vorausgegangen. Jenseits an einem lauschigen Plätzchen warte ich auf euch. Nicht habe vor, noch mal zu beginnen, zumal nach diesem Crashkurs für Halbherziges nicht. Kaum dass ich mich noch an Worte von früher erinnere u daran, dass du mich vor der Tür zurück lassen musstest u Gesichter sich über mich beugten später, bevor man ein Tuch über mich legte. War nach der Geburt unter Wegs wohl lange u nun ein einzig buntes Fleisch nur, in kleine Würfel geschnitten, die Knochen zerkratzt – kein Hund würde das. Weiß aber noch, dass ich Katzen mag u ihre Art nach Hause zu kommen am Morgen u zu lecken geschlagene Wunden. An einem lauschigen Plätzchen dann zu träumen. Wer das hören könnte, diese Stille, u die Augen sich schließen. Wie, wenn du mir unter die Musik folgen würdest? Der Einstich nicht sichtbar, die Stelle, wo stürzen vom Felsen sich u die alte Ordnung wieder herstellen.

transkrit

REVUE LITTÉRAIRE | ZEITSCHRIFT FÜR LITERATUR

NUMÉRO 03 - MARS 2011

une publication du
CENTRE CULTUREL KULTURFABRIK
116, rue de Luxembourg, L-4221 Esch-sur-Alzette

Directeur de la publication : Serge Basso de March

Directeur littéraire : Jean Portante

Secrétaire de rédaction : Jérôme Netgen

Rédaction : Serge Basso de March, Corina Ciocârlie, Alexandra Fixmer,
Nico Helminger, Pierre Joris, Jérôme Netgen, Jean Portante,
Lambert Schlechter

Design et réalisation graphique : Arnaud Mouriamé graphicdesign

Impression : Imprimerie Kremer-Muller - Foetz (Luxembourg)

Diffusion et distribution : éditions phi
51, rue Emile Mark, L-4620 Differdange, Luxembourg
Tél : 44 44 33 1, Fax : 44 44 33 555, editions.phi@editpress.lu

Tous les textes originaux comme les traductions imprimés dans cet ouvrage
ne peuvent être reproduits sans autorisation.
© les auteurs, les éditeurs et/ou leurs ayants droit.

Avec le soutien du Ministère de la Culture



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture

ISSN : 2073-0829

